

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1952.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

ANNÉE 1952

SOMMAIRE

	Pages
Assemblée générale du 11 mai 1952	5
Assemblée générale du 14 décembre 1952	9
Situation financière	10
Dons au Musée	12
Bibliographie	13
<i>La Révolution de 1848 à Vendôme</i> , par M. André Hamelin ..	14
<i>Une demeure historique du Vendômois. Le Château de Ponce-sur-Loir</i> , par M. Norbert Dufourcq	31

GRANDE IMPRIMERIE DE BLOIS
21, avenue du Maréchal Maudoury

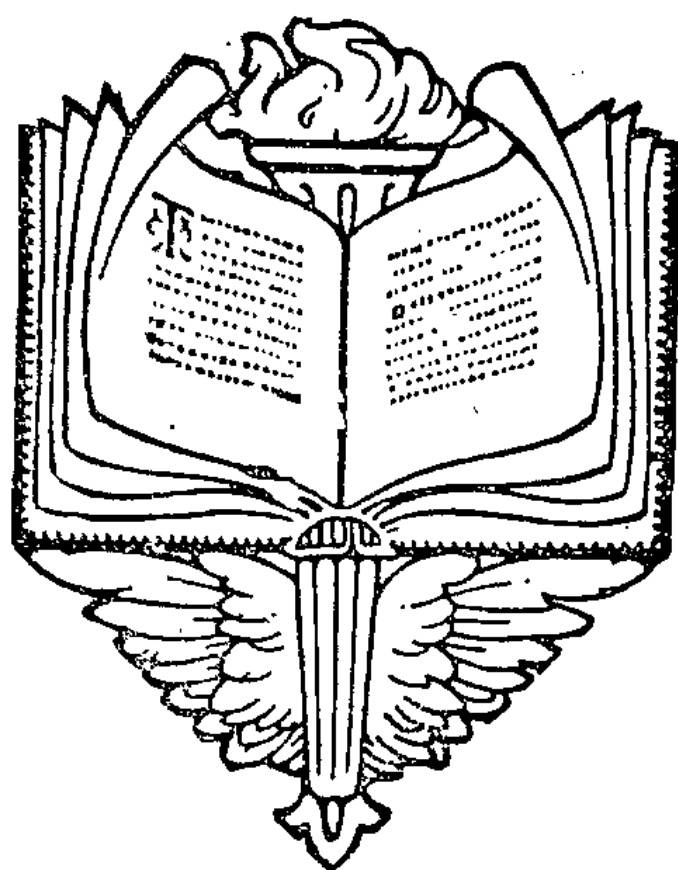
1953

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

ANNÉE 1952



— *L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher.)*

— *La cotisation annuelle, donnant droit au bulletin, est de 200 francs, recouvrable au début de chaque année.*

— *Compte de chèques postaux : Orléans 665-33.*

SOCIÉTÉ
ARCHEOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

89^e ANNEE — 1952

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 11 MAI

La *Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois* a tenu sa 263^e Assemblée Générale le dimanche 11 mai 1952, à l'Abbaye de la Trinité, dans la salle du Foyer de la Croix-Rouge.

M. Rémy Fouquet, arrivé au terme des trois années de sa présidence, prononce le discours suivant :

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Aux termes de nos statuts, le Président de notre Compagnie, élu pour une période de trois ans, n'est pas rééligible. Il peut certes vous continuer son concours. Mais il importe qu'à l'expiration de ce délai la fonction présidentielle soit exercée par un nouveau titulaire.

C'est en application de cette règle, conçue par la sagesse de nos fondateurs et fidèlement observée depuis 1864, que je suis parvenu aujourd'hui au terme de mon mandat. En résignant mes fonctions, je tiens à vous remercier pour la bienveillance que vous n'avez jamais cessé de me témoigner, et je tiens aussi à exprimer ma gratitude à tous mes collègues du Bureau pour leur amicale collaboration. Animés par une même passion, par un même attachement à notre petite patrie et à nos gloires locales, nous avons fait de notre mieux pour répondre à votre confiance et pour remplir notre mission, et nous y avons peut-être réussi. A l'exemple de nos prédécesseurs, nous avons cherché surtout à rester les « mainteneurs » de nos traditions vendômoises, et c'est cette même préoccupation qui nous a inspirés dans le choix d'un nouveau Président.

Mes chers amis, un destin heureux a permis à M. le Chanoine Gaulandau de se fixer à Vendôme depuis plusieurs années et de devenir dans notre cité le successeur de M. l'Abbé Plat, non seulement en qualité d'Aumônier du Couvent du Calvaire et du Lycée Ronsard, mais aussi dans les fonctions de Conservateur de notre Musée. Cette succession s'étend désormais à la qualité de dirigeant et de Président de la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, et nous en sommes tous très honorés et très heureux.

M. le Chanoine Gaulandau me permettra bien de rappeler qu'il est originaire d'un terroir fort attachant situé entre Vendôme et

Blois, et où l'influence vendômoise s'est souvent exercée ; qu'il s'est toujours intéressé à nos études et à nos travaux, et qu'il a été l'ami des derniers jours du savant abbé Plat avant de devenir son successeur.

Monsieur le Chanoine, votre réputation de lettré et d'humaniste est bien établie. Nous en avons eu déjà l'écho, alors que vous étiez à la tête d'un important collège blésois, que vous avez dirigé avec autorité pendant de longues années. Aujourd'hui nous avons tous lu les vivants articles que vous publiez dans notre presse départementale, et nous connaissons la qualité de votre plume.

Nous avons applaudi à votre nomination à la fonction de Conservateur de notre musée, que vous exercez avec autant de zèle que de compétence. Et nous savons ici que votre collaboration auprès de plusieurs de nos sociétés et de nos œuvres vendômoises est fort appréciée. Vous avez écrit dans notre Bulletin une très belle page à la mémoire de M. l'Abbé Plat. De plus, vous nous avez donné l'année dernière une intéressante causerie sur la Croix du Clocher de la Trinité, et vous nous avez présenté en même temps une excellente relation des fouilles auxquelles vous avez pris part à Meslay. Vous vous êtes préoccupé fort efficacement de la mise en valeur du magnifique dolmen de La Chapelle-Vendômoise, propriété de notre Société. Vous vous êtes vivement intéressé au souvenir de nos gloires locales : Ronsard, Rochambeau, Balzac, sont des sujets qui vous sont chers, et vous constituez en ce moment une savante documentation sur les liens qui, au cours de l'Histoire, ont uni la famille de Ronsard à notre antique abbaye.

Je suis certainement incomplet, et je m'en excuse. Mais nous avons tous compris que notre Société, comme aussi notre villé, trouve en vous un ami aussi savant que dévoué, et ceci explique l'unanimité qui s'est faite parmi nous pour vous porter à la tête de notre société.

J'ai l'honneur, en conséquence, de remettre mes fonctions à M. le Chanoine Gaulandau ; et je me fais avec joie l'interprète de toute l'Assemblée pour présenter à notre nouveau Président nos compliments et nos vœux les plus respectueux.

M. le Chanoine Gaulandau, nouveau président, prend à son tour la parole.

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Monsieur Rémy Fouquet vient de me présenter à votre assemblée en terme trop flatteurs. Je le remercie surtout de sa sympathie pour le débutant que je suis dans les fonctions présidentielles. Il les a lui-même exercées avec une telle maîtrise qu'on a pu dire avec un humour qui n'ôte rien à la réalité : « M. Rémy Fouquet était né pour être et pour rester président. » Pour moi je n'avais pas cette vocation, mais je m'efforcerai d'imiter sa courtoisie, son aménité souriante et irrésistible, en un mot de n'être pas trop indigne d'un tel prédécesseur.

Vous me permettez aussi, Mesdames et Messieurs, de saluer ici la mémoire d'un autre ancien président de notre Société, M. l'Abbé Plat. Nous savons tous quelle place il y a tenue, et si longtemps, quel éclat il lui a donné par sa profonde et sûre érudition, par ses nombreux travaux, tous de premier ordre. Lui ayant succédé — sans le remplacer, hélas — dans plusieurs de ses charges, je lui devais ici l'hommage de ce souvenir.

Je remercie en notre nom à tous M. Norbert Dufourcq, secrétaire général des Amis de l'Orgue, professeur au Conservatoire national, d'être aujourd'hui parmi nous, malgré ses occupations multiples et absorbantes. Nous sommes fiers de le compter parmi les membres de notre Société, et nous allons être heureux de l'entendre tout à

l'heure nous parler — lui-même cette fois — du château seigneurial de Ponce-sur-Loir. Comment ne pas lui être profondément reconnaissant de nous permettre (sur un tel sujet et qui lui tient tant au cœur) de goûter son talent de conférencier ?

Et je vous remercie tous, Mesdames, Messieurs, d'avoir tenu à nous apporter, en dépit des sollicitations d'un dimanche printanier, une nouvelle et très précieuse marque d'intérêt.

Je vous transmets les excuses et les regrets de M. le Sous-Préfet, de MM. Morlet, Jean Turquet, le docteur Dumont, Gaston Granger, Jean Chabin, Roger, de M. le Proviseur Wattiez et de M. Courtois, notre secrétaire, de Mlle Gruget et de M. Louis Renard.

Après avoir fait adopter le procès-verbal de l'Assemblée Générale précédente et le compte-rendu financier présenté par M. Valin, trésorier, le Président continue en ces termes :

Depuis notre dernière Assemblée Générale, notre Société a subi une perte cruelle en la personne de M. Jean Rolland, qui était son trésorier depuis près de trente ans. Personnalité vendômoise unanimement estimée, M. Rolland était le dévouement même. M. Rémy Fouquet a traduit dans le Bulletin de la Société, notre peine et nos regrets. Madame la Comtesse de Lambilly est décédée récemment. Membre de la Société depuis 1923 elle nous portait grand intérêt. Nous présentons à sa famille nos condoléances et nos regrets.

C'est M. Valin qui a bien voulu assumer les fonctions de trésorier. Nous l'en remercions sincèrement.

En remplacement du regretté M. Rolland, M. Turquet de Beau-regard, président du Tribunal civil, a bien voulu accepter de faire partie du bureau. Nous n'avons pas oublié sa brillante causerie sur « Le Penthièvre, fief breton des ducs de Vendôme » et nous sommes heureux de l'associer de plus près à nos travaux.

Enfin, j'ai le plaisir de vous apporter une liste de 17 nouveaux membres. Ce sont M. le Colonel Foussard, Mme Foussard, Mlles Gruget et Charroux, du Lycée Ronsard, MM. Ruas, Paul Ladevie, Fournier, Yves Jurien de la Gravière, Legent, Jacques Guilleaux, Guy, Lebert, Cartraud, Sornette, Camille Hallouin, Claude Hallouin, Comte Antoine de Rochambeau.

Je vous demande, Mesdames, Messieurs, de vouloir bien ratifier ces différentes admissions.

Voici maintenant des nouvelles qu'il vous sera agréable d'apprendre. Le très beau polissoir, trouvé à Authon, et qui, par suite de diverses circonstances, se trouvait à Verdes, a été récupéré par le Musée, auquel il appartient. Je remercie M. le Docteur Bouffandeau, d'Authon, qui m'a donné de précieux renseignements à son sujet, et je remercie aussi M. Bouchicot qui a pris la peine de le faire transporter à Vendôme.

Le dolmen de La Chapelle-Vendômoise, que l'on aperçoit de la route de Blois, sur la droite avant de descendre la vallée de la Cisse, est la propriété de notre Société. Il est maintenant dégagé des broussailles qui l'entouraient et le cachaient à la vue. J'espère que nous pourrons le signaler aux visiteurs au moyen d'une plaque indicatrice.



Ayant accompli notre travail administratif, comme il sied à toute assemblée générale, permettez-moi, Mesdames, Messieurs, d'ajouter quelques mots pour vous parler de la vie de notre Société, et de son avenir.

Il existe un préjugé tenace à l'égard des Compagnies, comme la nôtre, surtout quand, dans leur titre, se lit le mot « Archéologique !... » Ce sont, pense-t-on couramment, des assemblées de quelques messieurs graves qui, à la faveur des loisirs que leur

laisse une carrière désormais achevée et une vie déjà sur son déclin, se réunissent pour traiter de sujets aussi anciens que futiles, auxquels ils sont seuls à s'intéresser. On se les représente volontiers, autour d'un tapis vert, rapprochant leurs têtes chenues pour examiner quelque objet poussiéreux, se congratulant en termes académiques, et, comme l'a dit, je crois, Voltaire, « pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée ».

Il n'en est rien, Mesdames, Messieurs. Quiconque réfléchit un peu sérieusement doit se rendre compte, au contraire, de l'immense somme de travail qui, dans les multiples académies ou sociétés savantes (peu importe leur nom) constituées dans toute la France, contribue incessamment, patiemment, aux progrès des sciences, des lettres, de l'histoire. Parmi elles, soyons fiers de le proclamer, notre Société vient en très bon rang. Je n'en veux pour preuve que les travaux, tous inédits, que notre Bulletin a publiés, sans jamais s'interrompre, depuis près d'un siècle — et les noms de tous ceux qui y ont collaboré dans le passé, qui, dans le présent, l'honorent encore. Pour preuve, nos conférences, nos communications à chaque assemblée, et le nombre croissant des auditeurs : j'ai comparé, ils sont deux à trois fois plus nombreux qu'il y a quinze ou vingt ans.

N'oublions pas que la Société a fondé le Musée de Vendôme. En dépit de circonstances difficiles, au prix d'efforts pénibles, parfois décevants, l'œuvre a été continuée, la remise en état dans l'abbaye a été amorcée et actuellement les travaux s'y poursuivent. Les dons affluent, et vous en lirez la liste dans le prochain Bulletin. C'est la preuve qu'un plus grand nombre de nos compatriotes s'y intéressent.

Une société qui peut présenter de tels résultats est une société bien vivante, une société en progrès.

Nous comptons actuellement 264 membres. Ce nombre augmentera encore, j'en suis convaincu et je vous demande, Mesdames, Messieurs, de vous faire, à l'occasion, propagandistes.

Nous avons en effet une belle tâche à remplir. Recueillir conserver les vestiges du passé si riche de notre région, étudier sa préhistoire, son histoire, ses traditions, c'est un de nos buts, le principal, sans aucun doute. Nous tenons avant tout à la qualité des travaux, comme l'ont fait nos devanciers. Mais il nous appartient encore d'en assurer la vulgarisation, au sens le plus noble du mot, c'est-à-dire, de les faire connaître, d'y intéresser le plus grand nombre d'esprits possible. A notre époque où la lutte pour la vie matérielle est si âpre et si absorbante, nombreux sont ceux qui souffrent de ne pouvoir accéder aux joies de l'esprit. J'en ai recueilli maintes fois — et tout récemment encore — le témoignage. Il me semble donc, Mesdames, Messieurs, que c'est notre rôle de leur procurer ces joies élevantes. C'est pourquoi notre effort devra se poursuivre pour amener à nous toute l'élite intellectuelle de Vendôme et de la région. Notre Société, pour être fidèle à ses origines et adaptée aux conditions de la vie actuelle, doit être un foyer de pensée, qui réchauffe et qui éclaire !

Nous y travaillerons donc ensemble, en liaison — à notre place — avec tous ceux qui aiment et qui servent Vendôme.

Sans faire ici de vaine rhétorique, sachant qui nous sommes, ce que nous valons et ce que nous pouvons, je pense, Mesdames, Messieurs, que notre Société, bien vivante, et en progrès, comme nous venons de le constater, peut envisager, grâce aux efforts de tous, un actif et utile souvenir ! »

On entendit ensuite M. Norbert Dufourcq dans sa communication sur « *Une demeure historique du Vendômois : le château de Poncé-sur-Loir* », pages d'archéologie et d'histoire, dont toute l'assistance fut à la fois charmée et instruite. Notre Bulletin sera honoré de les insérer. Le Président remercie chaleureusement l'orateur au nom de toute l'assistance.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 14 DÉCEMBRE 1952

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois a tenu sa 264^e Assemblée générale le 14 décembre à l'Abbaye de la Trinité, salle du Foyer de la Croix-Rouge.

La séance est ouverte à 15 h. 15 par M. Rémy Fouquet vice-président, en l'absence de M. le chanoine Gaulandau, empêché par la maladie, et dont est lue la lettre de regrets. M. Fouquet remercie l'assistance particulièrement nombreuse et présente les excuses de plusieurs absents.

Dans le rapport moral préparé par le Président, celui-ci se félicite de la vitalité de la Société, qui inscrira bientôt son 300^e adhérent. Aujourd'hui est présentée une liste de treize nouveaux confrères, MM. Pasquier, sous-préfet de Vendôme, Crouzil, économiste du Lycée, Bonin, professeur, Hardouin, Lebert, Guiard, Delisle et Gallé, receveur des Finances, Veyrat, professeur à Lyon, abbé Guellier, à Talcy, la Bibliothèque de la Direction de l'Architecture, Mlle Renard, à Paris, et M. Marcel Chanteaud, à Gennevilliers.

Nous avons à déplorer le décès de deux de nos membres : M. le Docteur Doizy, ancien député, et M. le Comte Roland de Montrichard : l'un et l'autre furent des personnalités marquantes et très fidèles à notre Société. Nous enregistrons la démission de M. Cassé et de M. Bouchy.

L'Assemblée approuve le rapport moral. Elle s'unit ensuite à son Bureau pour féliciter M. le Docteur Gamard, récemment proclamé lauréat de l'Académie de Médecine — et d'autre part nommé chevalier du Mérite touristique.

A l'unanimité sont confirmées les désignations proposées par le Bureau et remplaçant pour trois ans dans leurs fonctions deux membres sortants et rééligibles, MM. Valin et Poulteau, et nommant également pour trois ans M. Denizot. Dans ces mêmes conditions est désigné comme secrétaire le Lieutenant-Colonel Foussard remplaçant pour l'année restant à courir sur la durée de son mandat, M. Courtois, éloigné de Vendôme.

Le trésorier M. Valin donne alors communication de la situation financière de la Société, qui est publiée ci-après.

Un bref rapport de M. le Chanoine Gaulandau signale les travaux importants réalisés au Musée, à l'escalier et dans les salles, les dons d'objets et l'entrée en possession d'une grande partie de la collection de M. Clément.

Il se félicite de la récente découverte de peintures murales, dans l'église de Coulommiers-la-Tour. Mlle Trocmé a bien voulu s'y intéresser.

Puis une question déjà évoquée lors d'une précédente réunion est à nouveau soumise à discussion. Il s'agit d'une éventuelle réédition du savant « Dictionnaire » de M. de Saint-Venant. Cette impression qui devrait être précédée d'une nécessaire et difficile révision occasionnerait des frais hors de proportion avec les ressources que pourrait offrir ou collecter notre Société malgré les encouragements qu'elle reçoit et les concours déjà promis par quelques très généreux souscripteurs. Le projet ne doit pas être abandonné, mais reporté à des temps meilleurs, même si pouvait être retenue l'idée d'une publication espacée dans le temps, volume après volume, ainsi que le suggérait l'un des membres du bureau.

D'une réalisation beaucoup plus facile et plus proche paraît la réimpression d'un ouvrage plus modeste, mais bien précieux aux yeux de Vendômois : la petite histoire anecdotique de leur ville, dont l'auteur est M. Chanteaud. La famille de l'auteur offrant de contribuer largement aux frais de cette réimpression, l'aide de notre Société consisterait surtout en une action de propagande auprès de ses propres membres.

Enfin, toujours à l'instigation de M. le Chanoine Gaulandau,

l'assemblée émet le vœu que soit remis en état et entretenu par la suite le cimetière désaffecté d'Areines, qui touche l'église classée et offre lui-même un certain intérêt historique. L'idée est unanimement approuvée et le vœu sera transmis aux autorités compétentes.

Aucune autre suggestion ni observation n'étant plus présentée pour être soumise à discussion, M. Rémy Fouquet lit la communication due à M. Hamelin, notre confrère, sur « *la Révolution de 1848 à Vendôme* ». Le texte intégral de cette remarquable étude est publié dans le présent Bulletin.

La séance fut levée vers 17 heures.

SITUATION FINANCIÈRE de la SOCIÉTÉ

AU 1^{er} JANVIER 1952

1. En caisse au 1 ^{er} janvier 1952	454	»
2. Avoir Livret de Caisse d'Epargne	56.215	»

RECETTES :

1. Cotisations perçues	48.000	»
2. Dons	1.410	»
3. Vente de brochures	1.100	»
4. Entrées aux Conférences	1.580	»
Total	108.759	»

DÉPENSES :

1. Impression du Bulletin	53.000	»
2. Affranchissements et frais de Bureau	6.156	»
3. Abonnement à deux publications	1.713	»
4. Imprimés divers	7.172	»
Total	68.041	»

BALANCE :

Recettes	108.759	»
Dépenses	68.041	»
L'actif s'élève à	40.718	»

dont	en caisse	931	»
Livret de Caisse d'Epargne .		36.015	»
Compte chèques		3.772	»
Ensemble		40.718	»

BUDGET 1953

Situation financière au 1^{er} janvier 1953 40.718 »

RECETTES :

Cotisations	50.000	»
Intérêts du Livret de Caisse d'Epargne	1.285	»
Vente de bulletins et entrées aux Conférences	3.000	»
Total	<u>95.003</u>	»

DÉPENSES :

400 bulletins	45.000	»
Imprimés divers	5.000	»
Affranchissements et ports	6.000	»
Abonnements	1.800	»
Frais de bureau	1.500	»
Total	<u>59.300</u>	»

BALANCE :

Recettes	95.003	»
Dépenses	59.300	»
	<u>35.703</u>	»

MUSÉE

LISTE DES OBJETS ENTRÉS AU MUSÉE DEPUIS LA PUBLICATION DU BULLETIN 1951

- De Mme Barrier, à Vendôme :
Collection de préhistoire, produit des fouilles de M. Barrier.
 - De M. Latouche, artiste-peintre à Vendôme :
Un portrait-charge de M. Pierre Berger, sénateur-maire.
 - De M. Giron, instituteur à Busloup :
Moules à briques.
 - De M. Claude Bonin :
Fragments de marbres, moulures, etc., provenant de Tourte-
line, trouvés par M. Nouel, son grand-père.
 - De M. Bailly :
La canne d'exploration de M. l'abbé Bourgeois, préhistorien.
 - Par acquisition :
Portrait agrandi de M. l'abbé Plat, notre ancien président et
conservateur.
Un gaufrier en fer forgé.
La Bonaventure, eau-forte de M. Ribémont-Dessaignes.
Trois aquarelles, paysages de Vendôme, du même.
 - De M. Gobet, à Coulommiers-la-Tour :
Vue du château de Vendôme, lithographie.
Divers objets du folklore vendômois : une maie, un versoir de
charrue, etc...
 - De M. Martellière, avocat :
Deux vases gallo-romains provenant des fouilles d'Areines.
 - De M. Colin-Colin, à Thoré :
Trois herminettes.
Trois goulines.
 - De M. Bouchicot :
Un dessin de Dessaignes.
 - De M. Noulain, secrétaire général de la Sous-Préfecture :
Moulage naturel d'une ammonite (Saint-Maixent, Sarthe).
 - De M. Rousselet, à Danzé :
Une herminette et divers objets de folklore.
 - De M. Abel Roger, au Temple :
Une jarre en terre à l'usage des moissonneurs.
-

BIBLIOGRAPHIE

Liste des ouvrages reçus du 1^{er} janvier au 31 décembre 1952 :

I. DONNÉES D'AUTEURS OU AUTRES

- De l'auteur, M. Bernard Jarry, archiviste-paléographe, Le percement de la rue Chappon et la construction de la quatrième enceinte d'Orléans (1488). Le Puy, 1951.
- De Mlle Clément, de nombreuses brochures, notes et documents laissés par son père, notre regretté collègue.

II. ENVOI DU MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

- Actes du soixante-seizième Congrès des Sociétés Savantes, Rennes, 1951.

III. ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES. ÉCHANGES.

1° FRANCE

- Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes-rendus années 1949, 1950, 1951.
- Académie des Sciences. Comptes-rendus hebdomadaires.
- Société de Borda, 4^e tr. 1951, 1^{er}, 2^e et 3^e tr. 1952.
- Académie du Centre (Châteauroux), année 1952.
- Congrès archéologique de France, CVIII^e session, Montpellier (en 1950), CIX^e session, Poitiers (en 1951).
- Les Amis du Vieux Chinon, tome V, n° 6, 1951.
- Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or. Mémoires, t. XXII, fascicule II.
- Société archéologique et historique du Limousin, t. LXXXIV, 1^{re} livraison.
- Revue Mabillon, n°s 166, 167, 169.
- Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher. Procès-verbaux ronéotypés, année 1951. Communications du D^r Lesueur sur deux monuments de la sculpture vendômoise du début du XIV^e siècle.
- Société historique et archéologique de l'Orléanais. Bulletins, tables des t. XXIII et XXIV. Bulletins provisoires ronéotypés n°s 14, 15, 16.
- Société des Antiquaires de l'Ouest, 4^e série, t. I, 4^e tr. 1951 ; t. II, 1^{er}, 2^e et 3^e tr. 1952.
- Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, 3^e série, t. XII.
- Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, n° 27, années 1951-52, 1^{er} fascicule.
- Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois, 43^e année, n° 101.
- Société Archéologique de Tarn-et-Garonne, t. LXXVII
- Société archéologique de Touraine, t. XXX 3^e et 4^e tr. 1950, t. XXXI, 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e tr. 1951.

2° ÉTRANGER

- Chronique archéologique du Pays de Liège, 1950.
- Bulletin de l'Institut archéologique liégeois, t. LXVIII, 1951 et t. LXIX, 1952.
- Smithsonian Institution. Washington. Annual report, 1950.

IV. ABONNEMENTS, ACQUISITIONS.

- Bulletin monumental, t. CIX, 3^e et 4^e fascicules, 1951 ; t. CX, 1^{er}, 2^e et 3^e fascicules, 1952.
- Société Préhistorique Française, 1952, n°s 1-2, 3-4, 5-6, 7 et 8.

Ph. POULTEAU.

La Révolution de 1848, à Vendôme

A. HAMELIN

Le centenaire de la Seconde République suscita il y a cinq ans une vive émulation parmi les historiens et les amateurs de vieux papiers ; ainsi le « Comité des études historiques sur la Révolution de 1848 » permit-il à l'Histoire de s'enrichir de nouveaux et très nombreux travaux de détail. Presque toutes ces études portent sur le rôle de la province, rôle assez mal connu jusqu'à ce jour. Pour nous, la richesse des archives locales, les périls d'un discours d'usage au Lycée, le goût de la « petite histoire » tels furent les mobiles qui nous poussèrent à écrire ce rapide essai historique. Nous regrettons seulement que des circonstances imprévisibles ne nous aient pas permis de faire une enquête plus poussée et publiée plus tôt : ce n'est pas là une excuse mais plutôt un encouragement pour d'éventuels successeurs ! Qu'il nous soit néanmoins permis de remercier ici ceux qui nous ont facilité la tâche : Mlle Trocmé, bibliothécaire municipale, M. Poulteau, archiviste de la Société d'Archéologie. Grâce à eux notre travail de recherches a été simplifié et nous avons pu recréer assez aisément l'atmosphère « quaranthuitarde » si particulière et parfois si émouvante.

Sans vouloir retracer ici les grands événements de 1848 il est bon de revenir un peu sur l'ambiance générale du pays et de notre région. Politiquement la France est nerveuse. Louis-Philippe a perdu peu à peu tous ses appuis : le peuple dès les premières années du règne, la petite bourgeoisie ensuite, maintenant c'est la haute bourgeoisie qui fait défection. Appuyé sur Guizot il est de plus en plus entêté et ne voit pas grandir le désir de réformes qui dresse contre le gouvernement les grands partis de la Chambre. « Deux choses sont impossibles en France, dit-il à un ambassadeur, la guerre et la révolution ! » Economiquement le pays traverse des temps difficiles et depuis 1846 les malheurs se succèdent : grave crise des subsistances à la suite de mauvaises récoltes, crise financière à la suite d'achat de blés étrangers (en 1847 le budget est en déficit), crise commerciale enfin, conséquence des deux autres. Moralement la France est désespérée ; ce ne sont que scandales : Girardin accuse le gouvernement de faire le trafic des lettres de noblesse, Teste et Cubières, anciens ministres, sont poursuivis et condamnés pour trafic d'influence, Victor Hugo, pair de France, est impliqué dans une affaire d'adultère, le duc de Choiseul-Praslin

assassine sa femme et s'empoisonne. L'émotion est générale, les classes dirigeantes sont déconsidérées.

Dans quelle mesure Vendôme est-elle un reflet ? Les documents ne gardent trace que d'embarras économiques et financiers de faible importance. Moralement la situation est saine, journaux et documents de justice en font foi. Economiquement on se ressent des conditions générales : ravitaillement plus difficile (pour certaines denrées), léger chômage, rien cependant qui puisse troubler une municipalité prévoyante. Le nouveau Conseil en 1848 vote à l'unanimité des félicitations à son prédécesseur pour avoir « pendant plusieurs années, et notamment pendant l'année calamiteuse de 1847, dirigé avec bonheur les affaires de la ville de Vendôme et maintenu l'ordre et la tranquillité ». Et les chiffres des budgets nous apportent une confirmation : 15 fr. de bénéfice pour un montant global de 108.000 francs en 1848 ; 24 fr. pour un total de 218.000 fr. en 1849. (Notons au passage cette trace de l'inflation). Politiquement la situation est très détendue : Paris est à dix heures de voyage (pour 180 kilomètres), c'est un gage de sécurité ! Il y a bien les journaux, mais, outre qu'ils arrivent fort tard quand ce n'est pas le lendemain, leur laconisme de bon ton et leur format étriqué ne permettent guère d'alimenter en détails piquants ou violents un public plus curieux que réellement inquiet. Un témoin note ceci : « Jeudi 24 février les journaux de Paris annoncent que les rassemblements ont continué plus nombreux et plus menaçants et qu'il y a eu des victimes, mais on n'est pas autrement préoccupé ici de ces événements que d'une émeute ordinaire. » Devant une telle placidité, tout porte à croire que la roue de l'Histoire ne creusera qu'une bien légère ornière dans les riches terroirs du Vendômois !

**

« Mairie de Vendôme. 6 h. du matin, dépêches arrivées à 4 h. 30 »
« 1^{re} dépêche : Le Ministre de l'Intérieur à MM. les Préfets : Le roi a abdiqué. La duchesse d'Orléans est régente. »

« 2^e dépêche : M. Odilon Barrot forme le ministère. Tout marche à Paris vers le calme et la conciliation.

« Le Sous-Préfet : Boullé. »

Voilà ce que lisent les Vendômois le 25 février, à 8 heures, sur les murs de la ville ; bien que l'inquiétude cette fois soit générale le calme règne, les autorités demeurent en fonction et le tribunal tient même séance. Les journaux apportent vite des précisions mais beaucoup n'ont pas paru et d'autres sont tirés dans un format réduit ; le « Journal de Tours » apporte la nouvelle que la République a été proclamée la veille à Paris, ceci est confirmé le 26 par de nouvelles dépêches officielles. Le Sous-Préfet convoque alors à l'Hôtel de Ville le corps municipal et les officiers de la Garde Nationale, il annonce à tous qu'on est désormais en République, qu'il leur demande un large concours pour le maintien de l'ordre et qu'il

demeure dans ce but, provisoirement à la tête de l'administration. Il continuera, dit-il, à porter les documents officiels à la connaissance du public. Le Maire qui lui succède tient un discours semblable et ceci est accueilli « avec un sentiment d'approbation presque unanime ». Presque est bien le mot, puisque MM. Lahautière, avocat, Ferrand, tailleur, et quelques autres citoyens présents à l'entretien sans y avoir été invités, demandent qu'on adjoigne aux autorités temporaires une commission. La majorité rejeta une telle proposition comme injurieuse pour tous.

La situation équivoque ne pouvait durer, le sous-préfet se retira, le maire M. Gendron, ses adjoints MM. Brault et Duchesne démissionnèrent. Une Commission municipale fut formée séance tenante avec MM. Lecoy, avoué, Rolland, notaire, Jouin, vétérinaire, Lutandu, opticien, auxquels (et à l'image de Paris) s'ajoutèrent MM. Hubert, coutelier, et Lahautière, ce dernier au titre de secrétaire. Les premiers actes se limitent à l'indispensable : un appel au calme, la réception des pouvoirs administratifs du sous-préfet démissionnaire, la revue de la Garde Nationale et la proclamation de la Seconde République. Rien de très révolutionnaire, assez peu d'enthousiasme même, à en croire les mauvaises langues, car l'ancienne opposition maintenant au pouvoir est assez inquiète de ses succès si facilement remportés. Écoutons plutôt ce que dit M. Lecoy le 28 en haranguant la Garde Nationale : « Le Gouvernement ordonne que la Garde avec le concours de l'armée maintienne partout le bon ordre. En attendant sa réorganisation elle doit obéir aux officiers qu'elle s'est donnés. Le gouvernement met la propriété sous votre sauvegarde, il attend de vous le maintien de l'ordre et tous ceux qui voudraient le troubler sont de mauvais citoyens et nous les proclamons ennemis de la République. » Simple rhétorique d'ailleurs, la Garde veille en pure perte aux points importants de la ville...

Il fallait maintenant organiser le nouveau régime administratif en choisissant un maire, des adjoints et un sous-préfet. Tâche aisée dans le premier cas et qui donna la place à un ancien avoué, M. Bourgogne, assisté de MM. Lecoy et Rolland. Tâche plus délicate dans le second cas et qui n'alla pas sans de sérieuses discussions entre M. Sarrut, commissaire du gouvernement et ancien directeur du collège de Pont-Levoy, et MM. Lecoy, Lahautière, Moreau, ancien notaire et ancien adjoint destitué en 1847, Comte-Belleville, propriétaire. Le nom de M. Lahautière fut lancé en vain par M. Sarrut lui-même ! M. Lecoy protesta aussitôt disant que son collègue « s'était fait connaître par des livres comme communiste, opinion généralement repoussée dans le Vendômois ». On lui reprochait aussi de n'être pas marié et de vivre en concubinage avec la femme d'un ouvrier de Paris ce qui l'empêchait de jouir de la considération générale nécessaire. M. Comte-Belleville tira tout le monde d'embarras en faisant désigner M. Loiseau, ancien secrétaire de préfecture de l'Empire, lieutenant-colonel en retraite et qui

au demeurant élevait dignement mais difficilement une nombreuse famille dans sa propriété de Naveil.

Ainsi pouvait-on procéder régulièrement aux cérémonies officielles de la proclamation de la République puisque M. Sarrut, le commissaire départemental du Gouvernement Provisoire n'était venu que pour cela et pour orienter politiquement les esprits en gagnant les récalcitrants à la cause nouvelle. Le jeudi 2 mars toutes les autorités de la ville et de l'arrondissement portant la rosette rouge, marque de la république naissante, se réunirent à l'Hôtel de Ville. M. Sarrut installa sous-préfet, maire, adjoints et désigna une commission qui nommerait les autres municipalités de l'arrondissement. Cette mesure qui sentait la surveillance et l'épuration provoqua un déplaisir d'autant plus vif qu'elle fut accompagnée : « d'une véhémence allocution (la colère sur le visage) qui effraya plus qu'elle n'excita l'enthousiasme.... La manière tragique dont il lança à la face des fonctionnaires réunis ces paroles ardentes contribua beaucoup à produire une impression pénible sur les esprits les plus indépendants ». Rien ne transparait toutefois quand le cortège arrive sur la place d'Armes (actuelle place de la République) où la Garde et le 5^e Cuirassiers sont rangés en carré au milieu d'une foule assez dense. Détail amusant, les événements se sont produits si vite que la Garde faute d'un drapeau neuf en a été réduite à retourner l'ancien : les gouvernements passent, la France (et Vendôme) demeurent.

On joue la « Marseillaise » et s'inspirant du refrain M. Sarrut fait « un magnifique discours qui impressionna l'assemblée tout autrement que le premier et mérita les suffrages de tous ». Qu'il nous soit donc permis d'en transcrire de larges extraits caractéristiques. « Aux armes, dit-il, pourquoi aux armes ? il n'y a plus de roi. Non, pas aux armes, à l'union, à l'oubli, tous les hommes sont frères... Et maintenant citoyens, savez-vous ce que c'est qu'un républicain ? je vais vous le dire. Un républicain c'est un ami de l'ordre, de la justice, de la liberté ; un républicain c'est un homme qui fait fusiller les voleurs et leur inscrit sur le dos : voleur, qui fait fusiller les incendiaires et leur inscrit sur le dos : incendiaire. Un républicain c'est un homme qui brûle un lambeau de velours rouge qui s'appelait le trône et s'écrie : « je viens de brûler l'échafaud politique ; un républicain c'est un homme qui prend les Tuileries, qui entre dans l'appartement de la reine, aperçoit le Christ, se prosterne, et le montre au peuple qui se découvre ; un républicain c'est un homme qui déclare au malheureux que la justice a frappé que sa faute n'est pas à jamais inexpiable. Hier citoyens, j'ai accompli un acte de souveraineté : dans la prison de Blois se trouvaient deux femmes, deux voleuses, qui depuis de longues années expiaient leur faute en remplissant avec un zèle assidu les fonctions de sœurs hospitalières. Au nom du peuple je leur ai dit : je vous réhabilite, soyez libres. » Le discours se terminait par la formule essentielle : « Au nom du Peuple Souverain je proclame

la République, non pas seulement la République Française mais la République humanitaire. »

Après cette cérémonie le Commissaire reçut à la Mairie les corps constitués pour lesquels il eut « des paroles convenables ». Il déclara aux jeunes : « La justice de paix est une institution éminemment populaire qui met le magistrat en rapport direct avec le peuple pour maintenir la paix des familles et rend les Tribunaux Civils presque inutiles... C'est parce que vous êtes les magistrats du peuple, qu'à l'avenir le peuple vous choisira. » Il dit aussi au Clergé après quelques allusions à Pie IX : « Je vous dirai que c'est maintenant plus que jamais que l'Evangile va devenir une vérité en s'accomplissant. » Il ajouta encore pour les professeurs : « Votre profession, citoyens, est loin d'occuper dans la hiérarchie sociale la place qu'elle mérite ; on ne vous tient pas compte de votre dévouement, de votre abnégation, la République saura mieux vous apprécier. Occupez-vous beaucoup de l'éducation morale avec sa base solide la religion. Le sort de la République sera bientôt dans les mains de la génération qui vous est confiée : faites-en des hommes. » Aux agriculteurs enfin cette formule lapidaire : « Citoyens, l'agriculture c'est la République en action ! » Epoque attendrissante où l'on gardait confiance en la bonté naturelle de l'homme, en la puissance magique de la parole, en un avenir plus facile et plus pur. Ainsi tombe le rideau sur le premier acte de la Révolution de 1848 à Vendôme.

*
**

Que fut la vie politique jusqu'aux élections législatives du 23 avril 1848 ? Elle est faite de menus incidents, de petites touches de détail, tout cela bien mal aisé à relier, souvent. On ne pouvait espérer adopter ici un ordre chronologique ou même logique, il nous a paru préférable de retenir quelques aspects caractéristiques : l'incident Gouache, le club des ouvriers, l'affaire Sarrut, l'affaire Loiseau. Nous terminerons par quelques mots sur les élections.

L'incident Gouache, une des notes comiques, est au fond un exemple de la résistance provinciale aux empiètements de Paris. Le 17 mars arrive à Vendôme ce « Commissaire extraordinaire de la République » auparavant obscur rédacteur au « Glaneur » de Chartres puis à la « Réforme ». Epée et écharpe au côté, chapeau à claque orné d'une plume, le jeune politicien de 23 ans fait sensation en ce jour de marché. Muni de pouvoirs supérieurs à ceux de M. Sarrut (pouvoirs illimités dit expressément la circulaire signée Ledru-Rollin) il provoque la méfiance et l'irritation des autorités vendômoises tant par ses allures de dictateur au petit pied que par son entourage. On y remarque en effet, un ancien percepteur M. Cuvier, un marchand de fer de Blois, M. de Saint-Venant (qui, dit-on, n'aurait pas pu payer ses dettes) et surtout un certain M. Groubartol, rédacteur du « Loir-et-Cher ». Nommé d'un seul coup conseiller de préfecture, la chose avait paru si scandaleuse que

M. Sarrut lui-même avait dû dès le lendemain provoquer sa démission volontaire ! La résistance vendômoise prit une tournure amusante. A peine arrivé le citoyen Gouache avait réclamé une sentinelle en armes à la porte de son hôtel ; on la lui fournit de mauvaise grâce. Le comble fut atteint quand il voulut faire réunir, par un coup de tambour dans les rues, les maires de l'arrondissement venus au marché. Cette fois c'en était trop et le bon M. Loiseau, en personne, indigné et exaspéré, refusa net en lui lançant cette savoureuse réplique : « Quoi donc, prenez-vous mes maires pour des chiens perdus que vous les faites tambouriner ? » (sic)... Gouache n'insista pas et après une autre vaine tentative pour imposer M. de Saint-Venant comme adjoint au sous-préfet il partit le soir même.

Quant au club des ouvriers institué dès la fin février il prend visiblement pour modèle ce qui se fait à Paris ; cependant le bouillonnement politique n'est pas tumultueux et l'on s'inquiète surtout des questions locales. Au début le seul mot de club faisait horreur à beaucoup, il sentait trop la première révolution et la Terreur, mais l'usage finit par l'imposer. La première réunion eut lieu le 28 février chez M. Hubert où, pressenti par M. Boutrais, percepteur démissionnaire « fort répandu dans la classe ouvrière », M. Launay, professeur de dessin au Lycée et au cours gratuit des ouvriers accepta de venir au club. Deux de ses collègues se joignirent à lui, M. Bouchet, professeur de rhétorique, en congé, et M. Robelot, professeur de cinquième. Les ouvriers demandèrent qu'on instruisît le peuple de ses droits politiques au moyen de deux réunions hebdomadaires (jeudi et dimanche) jusqu'à la date des élections. On voulait prendre M. Launay et ses deux collègues comme président et vice-président mais ils se récusèrent demandant qu'on prenne des ouvriers. Ce fut peine perdue et ceux-ci désignèrent alors M. Boutrais et un instituteur M. Terrier. Après quoi on ajourna les réunions jusqu'au 12 mars car M. Sarrut, prudent ou méfiant, avait demandé qu'on s'abstienne jusqu'à sa venue à Vendôme.

Le 12 eut donc lieu, dans la salle de spectacle de la « Comédie », la première réunion officielle à laquelle il est vrai peu de bourgeois assistèrent. On avait fait courir en ville en effet le bruit que s'il en venait les ouvriers se chargeraient de les exclure, menace peu en accord avec les traditions d'aménité de notre cité, aussi « on fit, au club même, justice de cette prétention ». La nomination du bureau fut vite faite : Président, M. Launay ; vice-présidents, MM. Hubert et Boutrais ; secrétaires, MM. Terrier et Girondeau ; ensuite on entonna la série des discours puisque c'était à vrai dire l'essentiel de cette réunion solennelle ! Nous ne donnerons pas ici des fragments de ces allocutions, préférant à ces déclarations romantiques et parfois bien verbeuses quelques croquis dûs à un contemporain malicieux et sagace. Voici M. Boutrais : « dans une invocation à la Patrie, il se jeta à genoux la larme à l'œil, mais il eut le tort

par la suite de se livrer à une véhémence déclamation contre la noblesse et la bourgeoisie ; blâmé de cette atteinte portée au principe d'union et de fraternité il fut le premier à promettre rectification au club suivant ». Puis c'est M. Borel, professeur de Seconde au Lycée : « Il hurla le discours les plus extravagant qui eût encore été entendu au club ; dévergondage d'idées, absence de raison, gestes furieux, œuvre d'un fou... tout ce que j'y pus comprendre ce fut qu'il voulait qu'on donnât un mandat impératif écrit et signé à chaque représentant qu'il appelait le serviteur, le commissionnaire des travailleurs ; il fut couvert d'applaudissements ! » M. Lahautière « fit un discours jésuitique ». M. Yvon, ancien Saint-Simonien, astronome et mathématicien « récita une profession de foi ; absence de toute idée dans son discours ». Pour M. Sarrut « il essaya une justification qui ne réussit qu'auprès des aveugles et des entêtés ». Et pour finir sur une note méchante mais humoristique, voici M. Lecomte, avocat à Blois, « candidat qui a passé par Charenton où il faut le renvoyer ! »

Quel travail sérieux faisait-on au club cependant ? La grande affaire était la désignation des délégués électoraux cantonaux qui devaient aller à Blois : cinq élus sur une liste de vingt noms elle-même tirée d'une trentaine de représentants désignés par le suffrage universel. Était-ce bien pratique et ne devait-on pas simplifier en prenant trente noms au hasard sur une liste de cent, représentant toutes les classes de la société ? Le bureau fut de cet avis et passa à l'exécution ; ce fut la source d'un beau tumulte « chacun voulant rester libre de choisir tel nom qui lui plairait ». Le bureau comprit son erreur et fit machine en arrière : suffrage universel à tous les échelons, candidatures non limitées, scrutin ouvert de neuf à dix et de quatorze à quinze heures pour que les ouvriers viennent voter en profitant de l'heure des repas. Ironie amère, cinq cents votants seulement choisirent à peu près les mêmes candidats désignés « illégalement » par le bureau ! Une dernière manœuvre élimina M. Lahautière qui semble avoir eu pas mal d'ennemis. Comme il figurait parmi les cinq délégués à envoyer à Blois M. Personne demanda que l'on ne choisisse pas ceux qui se porteraient ensuite candidats à la députation, on ne retint donc que MM. Jouin, Anjubault, Launay, Dissaux et Mouvière et « ainsi fut avouée une candidature tenue comme secrète jusqu'alors ». Les derniers clubs furent consacrés aux discours électoraux des candidats et le vingt-deux avril au soir M. Launay adressa encore quelques sages conseils aux électeurs puis annonça que la mission du bureau était terminée et que le club n'avait plus de raison d'être. On avait projeté en effet de créer à la place des cours publics. « Les clubs supprimés avant les élections seront remplacés par des cours publics ; c'est en répandant l'instruction qu'on moralise les hommes, seule elle élève le travail et le met à même de prétendre à tous les emplois que ne lui feront jamais obtenir l'égalité

ne s'appuyant pas sur la capacité » (article paru dans le journal « Le Loir »)...

S'il y eut de vives contestations au club les manœuvres préélectorales ne se cantonnèrent pas à ce seul secteur, le Commissaire Départemental devenu candidat à la députation ne fut pas le dernier à être visé. Ce sont d'abord rumeurs légères... et malveillantes : destitution, envoi à Lyon (il aurait refusé pour être député du Loir-et-Cher), ancienne faillite, participation au dernier complot de Louis-Napoléon, etc... Puis les attaques se précisent et M. Ducoux, médecin blésois, chef de la Garde Nationale, est choisi pour succéder à M. Sarrut, ce qui sera à l'origine d'une certaine tension entre les deux hommes. Disons pour être francs que le futur candidat prêta plusieurs fois le flanc à la critique par une hâte et des manœuvres maladroites. Une première fois, surprenant la bonne foi du sous-préfet il avait fait lire au club puis afficher en ville une liste de noms « choisis comme candidats définitifs à la députation par le comité électoral de Blois » et où il figurait en compagnie de candidats légitimistes ! Vivement attaqué il se déjugea en parlant d'une liste préparatoire affichée par erreur, ce qui diminua, on s'en doute la confiance de bien des Vendômois à son égard. Une seconde fois alors qu'on était venu de Blois enquêter au club de Vendôme sur ses agissements il éprouva le besoin de se justifier, mais, d'une façon si maladroite (invokant une douteuse réconciliation avec M. Ducoux), que M. Hubert déclara que : « la candidature de M. Sarrut était repoussée même par le gouvernement et ce pour les motifs les plus graves ». Heureusement pour notre futur député on oublia sa hâte intempestive et malhabile pour ne considérer que les réelles qualités déployées lors de son court passage dans les rangs de l'administration.

Le sous-préfet ne fut pas épargné non plus en dépit de son intégrité et de sa valeur. Le 1^{er} avril un bruit court en ville avec insistance : on va destituer le sous-préfet et la municipalité ! La réaction des Vendômois est immédiate, ils profitent le lendemain de la plantation de l'arbre de la Liberté pour faire signer une pétition de quinze cents noms en quelques heures. On y lit entre autre choses que « c'est un droit pour le peuple de ne pas dépendre des bureaux pour arriver au gouvernement ». La manifestation de sympathie se termine par un rassemblement pacifique auquel se joignent deux cents habitants de Naveil et des environs venus en rang par quatre pour réclamer le maintien de M. Loiseau. Ça et là quelques cris de « A bas Lahautière ». M. Boutrais porta la pétition à Blois où M. Ducoux l'approuva y ajoutant pour donner plus de poids la menace de sa propre démission et demandant en outre le retrait pur et simple des pouvoirs extraordinaires accordés au citoyen Gouache. L'incident reçut une solution définitive à Paris mais sans difficultés nouvelles. Lorsque MM. Ducoux, Leroy et Sucher furent introduits dans le cabinet du ministre de l'Intérieur

Ledru-Rollin ils eurent la surprise d'y trouver... M. Lahautière qui les avait précédés.

L'entrevue fut orageuse, la pétition présentée comme une manœuvre réactionnaire ; Ledru-Rollin accepta les démissions de M. Ducoux et du Maire de Blois M. Leroy. Heureusement le vieux Dupont de l'Eure sauva la situation en faisant tout trancher par le gouvernement lui-même : Vendôme eut gain de cause et avec la cité les deux énergiques blésois qui par solidarité avaient payé de leur personne. Quant à M. Loiseau son dévouement fut récompensé en 1849 : ayant démissionné volontairement au lendemain de la promulgation de la Constitution, ses administrés ouvrirent une souscription publique pour lui donner un gage sensible de leur reconnaissance. Ce geste honora autant l'administrateur que les administrés.

Il est temps alors, à la veille des élections, de tenter de dégager quelques aspects caractéristiques de cette période. Que retenir d'abord si ce n'est l'extrême bonne volonté des citoyens en ce début de 1848 ? point d'impatience, pas de révolte, on attend, on fait confiance à l'avenir. C'est manifeste dès l'ouverture du club : M. Sarrut ne veut pas qu'on lance l'affaire publiquement et officiellement avant sa venue à Vendôme ? soit, on attendra. Il faut un bureau, c'est-à-dire des gens capables de diriger ? on va chercher des intellectuels ; ils se refusent par souci d'égalité, on les nomme quand même. Ne sont-ils pas, ces professeurs, les prêtres du savoir ? sans l'instruction qu'est-ce qu'un homme ? Rien ! C'est là un des traits les plus caractéristiques de 1848. Sans vouloir manier le paradoxe nous prétendons retrouver cette même bonne volonté, ce désir de tout arranger au mieux dans l'histoire de la délégation électorale cantonale. Fraude ? certainement pas ; bonne volonté maladroite ? sûrement Si les dirigeants du club avaient voulu former la main aux électeurs il s'y étaient pris de la façon la plus malhabile ; la ficelle était trop grosse... Ne sont-ils pas le lendemain les premiers à reconnaître leur erreur et à proposer une solution légale et satisfaisante ?... Et que dire de la transmission des pouvoirs entre municipalités ? tout se passe avec courtoisie et avec un sens très aigu des réalités.

Certes il y a en contre-partie les vilains côtés des manœuvres électorales : désir avoué et maladroit d'un Sarrut, manœuvres plus savantes d'un Lahautière, jouant sur plusieurs tableaux aux dépens d'un sous-préfet plus riche de qualités personnelles que de hautes protections. Sottise naïve d'un Gouache, journaliste arrivé grâce à la politique et qui déploie un zèle intempestif pour être en valeur et accéder à de plus hauts postes. Silhouettes plus imprécises d'un Cuvier, d'un Saint-Venant, d'un Groubartol ; tous avides de prébendes ou d'honneurs. En somme les naïfs et les arrivistes ! c'est assez dire qu'à Vendôme comme ailleurs on retrouve le vieux substratum humain derrière la façade généreuse de 1848.

Que noter ensuite ? nous ne dirons rien ici de la fraternité réelle

des premiers moments de la Seconde République, ni du peu d'acuité des luttes de classe : cérémonies officielles, journaux, récits des témoins, tout concorde ; qu'on se rapporte seulement aux extraits que nous donnons par ailleurs de la cérémonie de la plantation d'un arbre de la Liberté. Nous préférons retenir pour finir un aspect particulier des remous politiques en Vendômois : la résistance provinciale aux empiètements du pouvoir central. C'est un Loiseau qui refuse d'obtempérer aux désirs du super-commissaire Gouache, c'est une cité qui refuse de laisser destituer ses administrateurs, c'est un Ducoux qui par solidarité (et par intérêt) menace de démissionner. Irrésistiblement nous pensons en écrivant ces lignes aux mêmes résistances manifestées par Vendôme lors de la première Révolution, mais qui sortent de notre sujet actuel (affaire des canons de Rochambeau, par exemple). Et le mot de la fin nous l'avons dans la pétition même, faite le 2 avril : « C'est un droit pour le peuple de ne pas dépendre des bureaux ! »



Le spectacle des élections à Vendôme rappelle celui qu'on pouvait voir dans les autres communes de France et que les images comme les livres ont popularisé. Le jour de Pâques, dimanche 23 avril, M. Mereaux, juge de paix, assisté de six conseillers municipaux, ouvrit dans le calme le scrutin pour la seule ville de Vendôme. La campagne vota le lendemain. « C'était un curieux spectacle de voir arriver les habitants des campagnes, jeunes et vieux, tous tambour en tête, précédés de leurs maires et adjoints, souvent du curé, chantant la Marseillaise et marchant sur deux files. Après avoir déposé leurs votes ils repartaient dans le même ordre. » (Le Loir, 28-4-1848). Il y eut bien quelques tentatives violentes de dernière heure (on tente d'arracher des bulletins pour les remplacer par ceux des candidats adverses) mais au demeurant ce ne sont que quelques incidents isolés et explicables par la fièvre électorale qui gagna tout le monde à la fin. Négligeons-les donc pour nous pencher sur quelques proclamations de candidats, pris au hasard de nos recherches : MM. Gérard, Lahautière, Pétigny, Monternault, Porcher-Guibert, de Vizieu. Tous ces manifestes ont des points communs à commencer par leur aspect doctrinaire et quasi-religieux ; tous repoussent l'anarchie, le désordre, le socialisme et demandent le respect de la propriété, de la famille, de la religion. Tous font preuve de républicanisme ! Seuls les buts sociaux envisagés diffèrent : les uns mettent l'accent sur la défense des travailleurs (ce sont les plus nombreux), les autres sur les intérêts des paysans (mais seul M. de Vizieu a un projet précis de colonies agricoles), quelques-uns enfin parlent de l'enseignement et de sa diffusion mais ils sont rares (M. de Monternault et d'ailleurs de façon assez vague). Nous offrons ci-dessous quelques extraits qui nous semblent refléter le mieux d'atmosphère de l'époque.

M. Gérard dit ceci : « Nous saurons faire aimer ce nom de République, nous saurons faire oublier de tristes souvenirs. Le nom du Christ n'a-t-il pas été évoqué pendant la Saint-Barthélemy ? et cependant son nom et sa morale dureront comme le monde. La République se voilà la face devant « 93 » mais ses divines doctrines n'en seront pas moins révérees... A ceux de vous qui demandent un homme neuf je répondrai : je le suis. Indépendant de tous les gouvernements passés, sans haine, sans regrets, libre en un mot, je n'ai jamais rien demandé, je ne demanderai jamais rien. » M. Lahautière sur un ton différent démarque les déclarations officielles : « La parole du Christ a porté ses fruits, si nous le voulons la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, vont régner sur la Terre... La grande charte à faire est la charte des travailleurs... Défiez-vous des hommes du lendemain, ils sont républicains aujourd'hui, qui nous assure que demain, une réaction survenant, ils ne seront pas réactionnaires ? Ce sont les hommes du fait accompli, or il nous faut des hommes de conviction et de principes. » M. de Pétigny est plus fluide mais assez psychologue, parfois même un peu ma-tois et démagogue : « Lorsqu'un journal désigna pour la première fois mon nom aux suffrages des électeurs du Loir-et-Cher, je m'empressai d'écrire qu'à mes yeux le temps des candidatures préparées et arrangées d'avance était passé pour tout le monde. Le peuple sait qu'il est libre... Une infinie variété de choix sortira de l'urne du scrutin et nous y applaudissons car la diversité c'est l'indépendance, l'uniformité c'est l'esclavage... Il nous faut dit-on nommer des républicains, mais qui n'est pas républicain aujourd'hui en France ?... Avant tout qui que vous soyez, ne donnez vos suffrages qu'aux hommes à qui vous confieriez votre fortune car la probité privée est la plus sûre garantie de la probité politique. » Tout ce beau feu d'artifice phraséologique eut les résultats suivants pour les 244.043 électeurs des 296 communes du département. Etaient élus MM. Ducoux 54.955 voix, Durand 54.293, Normant 45.808, Sarrut 32.247, Gérard 28.203. Salvat 24.056. MM. de Pétigny et Lahautière eurent seulement 6.183 et 2.200 voix ; M. Lecoy, espoir le plus sérieux des Vendômois était battu de peu avec 16.781 voix. C'était le triomphe des modérés, représentants les plus authentiques de nos régions ; en présence d'une marée de candidatures, les électeurs avaient voté pour les candidats les plus connus.

Terminons alors cette courte étude par ce qui fut l'apothéose de la Seconde République à sa naissance : la plantation d'un arbre de la Liberté. Il serait le symbole de la volonté de croissance du nouveau régime, le rappel discret d'une tradition issue de la grande révolution, la marque durable dans les esprits des débuts de 1848. Blois avait d'ailleurs donné l'exemple en groupant quinze mille personnes à une semblable cérémonie, il fallait ne pas démeriter. Le

dimanche 2 avril on planta donc en grande pompe un jeune peuplier place du Pont-Chartrain. La cérémonie obtint un vif succès puisque les gens vinrent, à pied ou en carriole, des localités situées dans un rayon de quinze à vingt kilomètres ; toutefois l'élément masculin fut le plus abondamment représenté, les servitudes quotidiennes de l'agriculture ayant retenu les femmes à la ferme ; « on s'en consola en buvant à leur santé », dit un des témoins.

Voici comment nous pouvons reconstituer la scène. Formés en carré le 5^e Cuirassiers et la Garde Nationale. Au centre près de l'emplacement choisi, les autorités qui viennent d'arriver escortées par la Compagnie des Sapeurs-Pompiers et le Clergé, qu'avait escorté la Compagnie d'Artillerie de la Garde. « Vive la République ! Vive le Clergé ! Vive l'Administration municipale ! » sont les cris qui s'entrecroisent. M. Sarrut, M. Loiseau, M. Bourgogne, maire de Vendôme, sont entourés des membres du Tribunal Civil et de la Justice de Paix, des membres de l'Enseignement, des fonctionnaires, des membres de la Légion d'Honneur. Les troupes sont passées en revue, le Sous-Préfet s'approche du peuplier, orné de banderolles aux couleurs nationales et dans un discours « analogue à la circonstance » (sic) il déclare : « Puisse ce jeune arbre tenir au sol par de profondes racines et la liberté dont il est l'emblème fortifier les cœurs en les animant de tous les sentiments d'égalité et de fraternité. Oui, citoyens, fils du même Dieu nous sommes égaux, frères, et libres. Repoussons les mauvaises passions par la concorde et la fermeté et qu'au jour du danger chacun se presse autour de l'arbre de la Liberté. » Il cède la place, sous les applaudissements, au curé de la Trinité qui bénit l'arbre et dit à son tour : « La religion s'associe bien volontiers à cette cérémonie qui nous rassemble. Elle n'est point ennemie de la République, elle adopte tous les gouvernements quelle qu'en soit la forme pourvu qu'ils fassent du bien. Pour fonder nos institutions il ne suffit pas de planter des arbres de la Liberté et d'inscrire sur le frontispice de nos monuments : Liberté, Egalité, Fraternité. Etudions donc le Saint Evangile, mettons en principe ses grands préceptes, alors commencera réellement l'ère de bonheur que l'on nous annonce. » Il ajoute quelques mots pour montrer la lourdeur de la tâche des administrateurs municipaux et pour les féliciter de leur dévouement tandis que la foule approuve, bruyamment en criant : « Vive le clergé ! vivent nos magistrats ! » Il jette alors quelques pelletées de terre en compagnie du sous-préfet et le maire s'avance pour clore par quelques paroles la série de ces discours. « Il y a soixante ans, dit-il, un même sentiment patriotique réunissait nos pères dans une semblable cérémonie, leurs espérances se changèrent hélas en de cruelles déceptions. Instruits par l'expérience nous saurons éviter ces malheurs. Le gouvernement a proclamé l'oubli du passé et l'union ; nous devons former un même vœu : le rétablissement de l'édifice social. L'ordre, vous le savez, est le moyen le plus sûr d'y parvenir. Le bon esprit qui a toujours distingué les habitants de

cette cité ne se démentira point. Continuez de suivre cette honorable voie. » Après la cérémonie les autorités gagnèrent la place d'Armes et il y eut un grand défilé des troupes qui acclamèrent au passage les autorités en élevant « leurs armes et leurs chapeaux » (sic). Enfin jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit une nombreuse population, réunie sur la même place, brillamment illuminée, manifesta sa joie « en tirant des feux d'artifice ». « On n'avait jamais vu un pareil enthousiasme », ne peut s'empêcher de remarquer un des témoins !

**

Ainsi débuta à Vendôme la Seconde République, avec le printemps, et dans la joie. Certes elle ne se limite pas à ces quelques tableaux brossés parfois de façon bien imparfaite. Le Vendômois est une région plantureuse et nous pourrions évoquer aussi les truculents banquets patriotiques sous la vieille halle de la place Saint-Martin, les dons patriotiques, les travaux mis en chantier pour secourir les ouvriers les plus défavorisés. Nous ne ferions qu'ajouter au pittoresque sans apporter de documents plus sérieux à l'Histoire pure. Gardons seulement ces quelques aperçus caractéristiques pour terminer par un coup d'œil d'ensemble sur cette époque si vivante et même, nous ne cesserons de le redire, si attachante.

Faire le bilan de 1848 à Vendôme c'est faire un peu le bilan de 1848 en France. Que mettrons-nous donc au passif ? Des mesquineries, des jalousies, l'arrivisme indéniable de certains, la passivité de la foule et surtout son manque de maturité politique. Les exemples ne manquent pas : luttes sournoises entre futurs députés, tentatives de fraude violente le jour des élections, manœuvres dangereuses contre les autorités en place, on peut choisir aisément. Mais que dire de l'actif ? Détente morale entre classes sociales différentes, un grand espoir d'améliorer le sort des humbles, une grande confiance dans le bon côté de la nature humaine et dans la puissance du verbe et de l'exemple. Une fraternité véritable, comme celle qui poussait cet officier de la Garde vendômoise à être le bon Samaritain pour un ouvrier rencontré un soir, évanoui, sur le Pont Chartrain. Une reconnaissance émue et discrète, comme celle de ce même ouvrier, par la suite, envoyant à son sauveur un magnifique coffret travaillé à la main. Enfin un désir général d'apaisement, de concorde, dans une atmosphère religieuse encore très vive ; en un mot un acte de foi politique.

Tout frémissait alors d'un romantisme généreux et passionné dont l'élan commençait seulement à se ralentir. Il n'a pas manqué évidemment, de bons esprits pour critiquer après coup « les vieilles barbes quarantehuitardes », leur lyrisme verbeux, leurs gestes emphatiques, leurs idées chimériques, leurs programmes insuffisants. C'est un fait certain que les mauvaises conditions économiques et les rivalités (parfois les haines) mal éteintes balayèrent en quelques

mois le fragile édifice des espérances de février. Plus que jamais un fossé infranchissable sépara les différentes classes sociales et le pont provisoire jeté en 1848 ne résista pas à la tourmente des journées de juin. En pouvait-il être autrement ? la chose semble peu probable pour qui regarde les événements avec le recul que nous avons maintenant. On ne bouleverse pas d'un seul coup une structure sociale ancienne, des préjugés établis de longue date, et, jamais les discours n'ont procuré de travail à ceux qui en manquent ni remplacé l'argent qui fait défaut dans les caisses de l'Etat comme dans celles des particuliers. 1848 fut une étape dans l'établissement d'un gouvernement démocratique ; il y eut après cet échec des silences, des revanches, parfois éclatantes, mais probablement pas de tentative plus généreuse. Nous pensons qu'il convient surtout de souligner ici à côté des insuffisances des hommes de l'époque, leur générosité de pensée, leurs actes désintéressés, leur respect de la personne humaine, leur désir de porter secours aux plus malchanceux et aux plus déshérités.

Et si, achevant notre tour d'horizon, nous ramenons les yeux sur Vendôme, notre petite patrie, ce sera pour y remarquer et faire ressortir plus vigoureusement encore ce sentiment de profonde stabilité politique, toile de fond de cette petite peinture historique. En dépit des apparences, trop souvent trompeuses, c'est au bout du compte une impression de continuité qui se dégage. A quoi attribuer cette stabilité, dont la flèche romane de la Trinité est pour tous le symbole ? à l'équilibre entre le sol et l'homme, pensons-nous, équilibre réalisé dans nos pays plus parfaitement qu'ailleurs et depuis plus longtemps.

BIBLIOGRAPHIE.

Ouvrages généraux sur la période (pour mémoire).

Bibliothèque municipale :

Registre des délibérations du Conseil Municipal des années 1846 à 1852 (consulter surtout 1848).

Collection du journal « Le Loir » (année 1848 spécialement).

Bibliothèque de la Société d'Archéologie :

Programmes électoraux pour les élections de 1848.

Révolution de février, quelques pages pour servir à l'histoire de Vendôme (manuscrit anonyme).

Archives départementales :

Série M : Police générale n^{os} 40 à 42 — Elections.

Série T : Journaux blésois : La France Centrale. Le Courrier du Loir-et-Cher. Le Journal du Loir-et-Cher. Le Républicain de Loir-et-Cher.

L'Annuaire et Indicateur du Loir-et-Cher 1848-1852.

Abbé Louis Chesneau : F.-J. Ducoux (1803-1873).

Une demeure historique du Vendômois

LE
CHATEAU DE PONCÉ-SUR-LOIR

(Pages d'archéologie et d'histoire)

NORBERT DUFOURCQ



Au Docteur Charles LATRON

qui a su comprendre, aimer, et faire revivre les vieilles pierres.

Témoignage de ma filiale et profonde affection.

NOTE PRELIMINAIRE

Outre les Notes historiques sur l'Eglise, le Château et la Paroisse (de) Poncé, par l'abbé E. Toublet (Mamers, 1892) (1), nous avons utilisé le beau travail de notre confrère F. Gébelin : Les Châteaux de la Renaissance, Paris (1927), ainsi que son précieux manuel : Le Style Renaissance, Paris (1942). Nous avons extrait quelques indications intéressantes de l'Histoire de la Maison de Chambray, journal écrit par Louis, marquis de Chambray (1713-1783) que nous avons pu consulter à Chambray (Eure) grâce à l'obligeance du Marquis de Chambray ; de même, le comte de Gramont nous a autorisé à publier certaines pages du Journal de son aïeule la Comtesse Cécile Rose de Nonant-Pierrecourt, écrit à Versailles en 1853. Les dictionnaires usels de Moreri, du Père Anselme, d'Aubert de la Chesnaye des Bois, nous ont fourni les renseignements complémentaires. L'étude de Maître Lhôte, notaire à Ruillé-Poncé, nous a livré quelques actes concernant les propriétaires du château ; de même les archives départementales de la Sarthe, les archives du Coigner au Mans. Nous avons interrogé ceux qui ont connu à Poncé les derniers Nonant. Nous avons surtout interrogé les pierres, pour avoir plus de vingt ans vécu à leur contact. Nous avons entendu parler ceux-là qui, — tel un François Gébelin, — font autorité dans l'histoire de l'architecture française au siècle de la Renaissance. C'est la somme de tous ces renseignements, de toutes ces réflexions que nous version en cette brochure.

(1) Fautives à bien des égards.

Une demeure historique du Vendômois

LE CHATEAU DE PONCÉ-SUR-LOIR

Chapitre I

Le voyageur qui, en aval de Vendôme, descend la vallée du Loir, n'est pas sans remarquer, à hauteur de Couture, face à la Possonnière où naissait Pierre de Ronsard en 1524, que le fleuve, accompagné de ses haies vives et de ses saules, soudain bifurque. Il vient buter contre la colline qui barre au nord l'horizon. Depuis Pont-de-Braye, une ligne de crêtes, habillées d'une épaisse frondaison, domine les eaux calmes de la rivière. Au seuil de ce promontoire, un château moyenâgeux dresse son altière silhouette. Toits en poivrières, lucarnes ornementées, le décor est somptueux. La bâtisse, plus impressionnante de loin que de près, semble veiller sur l'horizon mollement ondulé qui s'étend à ses pieds. Le Château de la Flotte est une demeure de contes de fées, accrochée aux flancs d'une vallée « alla » Fouquet.

Mais plus le fleuve serre de près le versant, plus est touffu le taillis qui se mire en ses eaux. La ligne des hauteurs tend maintenant à décroître ; au bord de la route, qui double le fil de l'eau, les maisons surgissent. Entre la colline et le Loir, un long village blanc vient étirer ses toits d'ardoises. Au plus fort de la verdure, tout à coup l'œil se trouve accroché : sur la route, les maisons ont interrompu leur lente procession, comme pour mettre en valeur l'œuvre que les siècles ont en partie préservée. Au pied de la colline, le château de Poncé, perdu dans ses lierres, ses hêtres, et ses tilleuls, paraît non seulement surveiller le lacis qui dévalait hier des hau-

teurs, mais aussi le nœud de communications qui s'est tôt établi dans l'histoire entre la vallée et le plateau. Là-haut sur ce dernier, l'église du village étend son vieux toit, précédé d'un clocher plus élevé. Pour l'œil, église et château ne semblent faire qu'un. En ce curieux paysage, les deux symboles de l'autorité se réunissent et se superposent. La demeure de Dieu et celle du seigneur, en cette placide Touraine, forment un ensemble sur lequel l'historien pourrait à loisir philosopher...

Eglise et Château : hier les deux ailes d'un même corps, à l'abri desquelles se pressaient les habitations du village primitif. Alors que l'horizon décline, et que la colline vient mourir sur le vallon qui s'ouvre perpendiculairement au Loir, les demeures une à une s'accrochaient aux flancs du cône, ainsi que les tours formant enceinte de la ville. Au sommet de la mosaïque, l'église, défense morale. Au pied, le château, défense matérielle : il y a lieu de garder les âmes, comme les routes...

L'actuel château a remplacé au XVI^e siècle l'antique demeure des seigneurs de Poncé, premiers barons du Vendômois. Celle-ci avait trouvé place à mi-hauteur de la colline, au centre des fortifications et des murs d'enceinte. Château des XI^e, XII^e et XIII^e siècles sans doute, avec ses tours, ses machicoulis, son chemin de ronde, ses poivrières. Forteresse puissante à n'en pas douter, où se barricadaient pour défendre le pays, des seigneurs qui eurent à prendre parti tantôt pour le comte du Maine, tantôt pour le comte d'Anjou, tantôt pour le roi de France, tantôt pour le roi d'Angleterre. A combien de maraudes, à combien de dévastations le Vendômois et la Vallée du Loir n'ont-ils pas donné lieu ? Entre Trôo et la Chartre, à combien de grandes compagnies ces régions n'ont-elles pas été obligées d'offrir un abri ?

Du château primitif, seuls quelques vestiges subsistent : ici le mur de fond d'une grande cheminée ; là une colonnette surmontée d'un chapiteau assez fruste ; à un étage inférieur, les murs de ce qui devait être une vaste cuisine, et au milieu de l'une des parois, deux fours voûtés, — l'un plus ample que l'autre, — pour cuire le pain.

Sur cette première demeure, aucun document d'archives. Tenons-nous en à des hypothèses, quant à sa naissance (XII^e) et à son déclin (fin du XIV^e ?). Quelques détails apparaissent d'une manière sporadique sur les premiers occupants du château. C'est un Hugues I^{er} qui détient le titre de seigneur de Poncé au XII^e siècle (il est mort avant 1180). Un autre, portant le même nom, disparaît après 1234. Au XIII^e s., la châtellenie de Poncé compte au nombre des grandes terres qui reconnaissent pour suzerain le comte de Vendôme. Si Poncé appartient du point de vue ecclésiastique au doyenné de Trôo, à l'archidiaconé de Château-du-Loir, et au diocèse du Mans, du point de vue féodal, il regarde vers l'est et les terres de son seigneur s'étendent dans la vallée, vers l'amont. De même que Lavardin, Montoire et Courtiras, Poncé est devenu

baronnie : baronnie avancée, aux « marches » du Vendômois, avec un droit de regard et un devoir de défense sur le Maine et l'Anjou. Au milieu du XIII^e s., Philippe est en même temps baron de Poncé et de Courtiras : sa descendance n'en aura que plus d'importance un long siècle, jusqu'au jour sans doute, où devant les ravages et les ruines accumulées sous l'effet de la guerre contre l'Anglais, la famille seigneuriale de Poncé disparaît, laissant à d'autres le soin de monter la garde aux confins occidentaux des terres du Vendômois.

La Baronnie de Poncé est achetée vers le dernier tiers du XIV^e s. par le puissant seigneur de Connerré et La Roche-Turpin, Bouchard de Courtremblay.

La fille de ce dernier, Jeanne, reçoit en dot (?) la terre de Poncé et celle de La Roche-Turpin à l'heure où elle épouse Jean d'Angennes, surnommé Sapin I^{er}, panetier du roi Charles VI, chambellan de ce dernier et du duc de Guyenne. D'Angennes rend aveu en 1414 au comte de Vendôme pour sa châtellenie de Poncé ; il terminera sa carrière comme Gouverneur du Dauphiné, Chevalier et Seigneur de La Loupe (1416). Il est mort après 1417. Il n'a pas attendu longtemps, semble-t-il, pour désertier le château de Poncé, que les Anglais ont dû mettre à mal, et il s'est installé sur la paroisse d'Artins, en cette demeure de La Roche-Turpin qui lui venait également de Jeanne de Courtremblay.

C'est leur fils Jean II d'Angennes, — haut seigneur de Rambouillet et de la Loupe par son père, de Courtremblay, de Poncé, d'Hauteville, Courtiras, La Roche-Turpin, par sa mère, — qui, écuyer d'honneur de Charles VII, et de ce fait appelé à vivre à la Cour au moment où le roi va reprendre en mains son royaume, vendit la terre de Poncé en 1440 pour le prix de mille écus d'or au représentant d'une famille de Normandie, les Chambray (1). Ceux-ci, ainsi qu'on le dira plus loin, auront à cœur de reconstruire le château et d'en faire une des plus somptueuses demeures de la région.

Le temps des terres intestines a pris fin. La féodalité tend à disparaître. La vie de guerre fait place à la vie de cour. Une société policée anime désormais ces châteaux de plaisance, qui n'ont certes plus besoin d'être défendus. La vie française, des bords de la Seine se transporte sur les bords de la Loire. Les artistes italiens que Charles VII invite à travailler érigent pour nos ancêtres de vastes demeures qu'ils revêtent d'un décor fastueux. Entre Seine et Loire, la vallée de Ronsard profitera d'un tel apport, et Poncé que ses nouveaux propriétaires feront sous peu revivre, apparaîtra comme un trait d'union entre les royales résidences ligériennes et les monumentales bâtisses d'un Montmorency à Ecouen.

(1) Ce Jean II d'Angennes, terminera sa carrière comme Gouverneur de Mantes (1442), puis d'Angoulême et de l'Angoumois. Il avait épousé une Philippe du Bellay.

Il est à croire que le Chambray qui, acquit Poncé en 1440 s'efforça de restaurer d'abord la seigneurie du moyen-âge que les Courtremblay avaient délaissée. Au travers de quelques textes, il apparaît que c'est sa femme, Gillette Cholet, et leur fils aîné Jean, qui, séduits par la riante vallée du Loir, décidèrent de construire au début du XVI^e s. un nouveau château, celui-là même que nous admirons encore en grande partie, et dont il nous faut entreprendre la description.



Chapitre II



LE CHATEAU DE LA RENAISSANCE

Erigé au pied même de la colline qui le met à l'abri des vents du Nord, il voit s'étendre devant lui une ample languette de terre, qui, par une pente douce, va rejoindre la rivière. Sa position se conçoit aisément si l'on songe que la route actuelle n'existait pas (1) et que l'un des chemins qui descendait de la ligne des hauteurs, à travers bois, venait mourir là même où le château était susceptible d'exercer un contrôle sur la circulation.

Edifice équilibré s'il en fut, le Château de Poncé comprenait essentiellement deux grands pavillons flanquant une tour centrale, celle qui était réservée à l'escalier. Du côté septentrional une petite aile de retour avait été construite quelques années plus tard.

De cet ensemble subsistent encore la tour centrale, le pavillon d'angle oriental, et l'aile de retour. Le pavillon d'angle occidental dont seules les fondations demeurent intactes, a dû disparaître à

(1) Elle date de 1840-1844.

la fin du XVIII^e s. (1), remplacé qu'il fut alors par un pavillon moderne de proportion plus modeste.

Mais puisque la symétrie était totale de part et d'autre de la tour axiale, il est aisé de se faire une idée de l'ensemble du logis.

A tout prendre, les Chambray s'étaient prononcé pour un château à l'italienne. La date de 1542, que nous avons relevée sur une console de l'escalier, marque sans doute la fin des travaux de construction (2). Sur trois de ses côtés, à l'orient, au sud, à l'occident, l'œuvre était entourée de douves, reliées aux deux grandes artères qui, descendant jusqu'au Loir, établissaient une communication directe entre la rivière et la maison ; l'entrée principale de la demeure avait trouvé place sur le côté septentrional, face à la colline, et au bord même de la route.

Ce qui frappe à première vue, c'est l'harmonie du monument, et sa simplicité. Chacun des pavillons d'angle comporte trois étages : un étage noble, destiné à la réception, un second réservé aux appartements privés, des combles auxquels de hautes lucarnes apportent le jour. Primitivement, le rez-de-chaussée — salle des gardes et cuisines — ne connaissait pas de portes-fenêtres. Ses ouvertures — défendues sans doute par des grilles — donnaient en effet sur les douves.

Entre chaque étage, deux puissants cordons viennent ceinturer l'édifice : moulurations à doubles ou triples ressauts qui accrochent le regard sur la pierre nue dans le sens horizontal. Dans le sens vertical leur répondent de part et d'autre de chaque fenêtre de grands pilastres surmontés de chapiteaux ornementés : ordonnance italienne classique, qui, partant du rez-de-chaussée, s'applique au monument sur toute sa hauteur. Les moulures horizontales présentent une saillie très marquée ; c'est le principe contraire auquel l'architecte s'en tint pour les pilastres verticaux assez plats. Suivant la coutume, l'ossature de chaque ouverture se trouve renforcée par un système de meneaux à un ou deux étages. Des chapiteaux plats, à corbeilles, ornées de feuillages, viennent habiller chacune de ces fenêtres : le tailloir en est pris dans l'une des moulures horizontales. A l'étage des combles, comme de juste, le décor paraît plus recherché. Ce sont les lucarnes qui agrémentent ici le toit. Elles varient d'ailleurs de forme, comme de proportion : ici très effilées, là plus amples. A l'orient, les deux pilastres de la fenêtre supportent un simple entablement qui sera surmonté d'un fronton triangulaire percé d'un œilleton, le tout flanqué de deux acrotères-candélabres. Au sud, l'architecture de la lucarne est plus

(1) Sans doute à la suite d'un incendie.

(2) Ainsi que nous en fait part le Marquis de Chambray en son journal (1762), Jean IV de Chambray aurait « avec sa mère G. Cholet » jeté les fondements du château. Celle-ci était encore vivante en 1505. Faut-il en conclure que la construction a duré une quarantaine d'années ? On hésite à l'écrire.

compliquée : entre le fronton plus réduit et l'entablement a pris place un cartel orné, ou percé d'une fenêtre, soutenu par des consoles renversées. La plus belle de ces lucarnes se peut voir sur le côté septentrional du monument (1) : rien d'étonnant à cela, puisque nous avons à faire ici à la façade principale, celle par laquelle on accède à l'édifice. La lucarne se charge là d'une architecture plus riche encore : sorte de triptyque de pierre, dont l'élément central surmonté d'un fronton est accosté de deux éléments secondaires, avec arcs et colonnettes.

Avec ses deux pavillons d'angle, le château terminé en 1542 comptait donc huit fenêtres à lucarnes, présentant chacune un nouveau décor. La diversité ne nuit pas à l'unité. En est une autre preuve l'aspect extérieur donné à la tour du côté méridional. Autant les pavillons d'angle offrent un caractère massif, monumental, autant la cage extérieure de l'escalier vaut par sa sveltesse, sa légèreté. Ici les ouvertures n'ont pas été pratiquées au même niveau que les fenêtres des pavillons. Aussi les moulurations horizontales de la tour ne peuvent-elles correspondre à celles du gros œuvre. Ces doubles moulures ne sont d'ailleurs qu'à peine esquissées, à l'exception de celle qui ceint la tour au troisième étage. Cependant l'ordonnance des pilastres plats et nus existe ici comme là. Chacun des deux premiers étages étant percé de deux fenêtres, ces pilastres s'arrêtent au deuxième : le troisième étage ne comporte qu'une ouverture médiane. Les chapiteaux de la tour présentent les mêmes caractères que ceux du pavillon oriental : même parti pris de platitude, de sobriété dans le décor. Détail curieux : la lucarne ornementée disparaît ici. Mais — est-ce un regret ou un désir d'unité ? — l'architecte surmonte d'une sorte de fronton triangulaire percé d'un oeillet, et flanqué de deux candélabres en méplats, les fenêtres du deuxième étage : souvenirs des éléments essentiels qu'offrait la lucarne orientale du pavillon d'angle. Quant aux deux pilastres qui entourent la fenêtre axiale du troisième étage, ils sont eux-mêmes soutenus par des consoles-chapiteaux, ce qui assure à l'ensemble un cachet particulier.

Cette ordonnance se répète identique sur le côté septentrional de la tour, à la seule différence qu'ici les fenêtres de l'escalier se trouvent au même niveau que les fenêtres des appartements privés et que la lucarne des combles : c'est dire que les moulurations horizontales de la tour rejoignent sur cette paroi celles du pavillon.

Mais au rez-de-chaussée le décor variait du tout au tout. D'une part — sur la vallée — avait été ménagée une loggia qui a complètement disparu ; de l'autre — sur la colline — avait trouvé place une porte monumentale aujourd'hui très détériorée. De la

(1) Elle a fait l'objet d'une ample restauration au siècle dernier.

loggia (1), seules demeurent deux colonnettes engagées, coiffées d'un fastueux chapiteau ; elles servaient de support aux arcades latérales qui dominaient un perron droit à double rampe. Construction adventice à trois pans et trois arcatures, soutenue par quatre colonnes dont deux ont disparu, et surmontée d'une terrasse à laquelle on accédait par les porte-fenêtres — aujourd'hui simples fenêtres — du premier étage de la tour. Au XVIII^e s., l'œuvre a été démontée pour des raisons que nous ignorons — sans doute à l'instant où les douves ont été comblées ; et le perron droit à double rampe qui donnait accès aux fossés d'où les châtelains par bateaux pouvaient gagner le Loir, a laissé la place à un élégant perron de forme cintrée, dont les deux rampes vont s'évasant vers l'extérieur. — Les colonnettes engagées, qui, de tout cet appareil, seules, subsistent, descendaient-elles au niveau des marches de l'escalier, prenant appui sur une base qui a disparu ? ou bien venaient-elles s'escamoter sur une console à hauteur de la première moulure du pavillon ? on en pourrait longtemps discuter. Il faut en tout cas regretter fort la disparition d'un *hors d'œuvre* qui ajoutait une note pittoresque à la façade méridionale et qui venait en habiller la nudité.

On ne peut que regretter également la mutilation dont la porte d'entrée — celle qui ouvre sur le côté nord — a été l'objet : mutilation qui s'est exercée, semble-t-il, à deux époques : à la Révolution, et vers 1830. La situation de la porte principale du château *au premier étage de la tour*, s'explique par le dénivellement que présente en ce lieu le terrain. Le château, disions-nous au début de cette étude, est adossé à la colline. Mais un grand terre-plein ménageait une transition entre le rocher qui tombe ici abrupt, et le sol de la vallée sur lequel reposent les assises de l'édifice. Ce terre-plein qui empruntait la route montant en pente douce du pied de la colline vers le bois, vient mourir à hauteur du premier étage de la tour, ce qui permit d'ériger là, parallèlement à la façade longitudinale du château, une grande terrasse donnant accès à la porte principale : terrasse que soutenait la galerie à arcades et à voûtes d'ogives du rez-de-chaussée que l'on décrira plus bas.

La porte à laquelle nous faisons allusion correspond à une grande ouverture encadrée de deux pilastres plats — ou cannelés ? — qui ont aujourd'hui disparu. Là surmonte un bandeau ornementé de cannelures et de feuillage, au centre duquel se détache une figurine en haut-relief : linteau saillant provenant peut-être d'une ancienne cheminée, et dont le revers est orné de roses sculptées. Ce bandeau sert de support à un deuxième étage : architecture classique formée d'un portique avec pilastres cannelés, chapiteaux historiés, et entablement, flanqué de deux angelots. Au centre du portique se détachaient les armes des Chambray, un grand haume

(1) Il existe une loggia de ce genre au château de Villesavin (Loir-et-Cher).

avec cimier et couronne que soutenaient deux lions. Le tout est aujourd'hui défiguré. Non seulement l'humidité a fait ici son œuvre. Mais la pioche du vandale est passée là sous Charles X, pour forer dans le mur, à même ce cartel, des entailles destinées à recevoir les solives d'une seconde galerie à arcades, montée avec forfanterie au-dessus de la première — celle du rez-de-chaussée — par un propriétaire sans goût (1), et sans respect pour les choses du passé ! La porte demeure cependant ; et malgré ses blessures on peut encore juger de l'harmonie, des proportions, et de la beauté des détails.

Alors que les meneaux des fenêtres avaient disparu sur la façade méridionale, ils ont été tous conservés sur la façade septentrionale. La tour a pourtant beaucoup souffert. La pierre se désagrège. Des fissures apparaissent. L'humidité vient mordre sur le décor. La parure des chapiteaux est cependant intacte. On ne peut qu'admirer, au-dessous de la porte principale, les deux têtes d'anges — fines autant que sobres — qui servent de console au départ des pilastres de la fenêtre du deuxième étage. Nous avons déjà parlé de la lucarne isolée qui domine l'étage des combles du côté de la colline. Ajoutons que si elle avait une sœur, celle-ci a disparu le jour où l'architecte, soucieux de maintenir les terres qui descendaient de la colline, a décidé sans doute, d'adjoindre au pavillon oriental une aile de retour. Il est difficile de dater celle-ci avec exactitude. Aucune mouluration ne s'y inscrit. L'appareil est visiblement d'ordre inférieur. Les fenêtres paraissent avoir été reprises au XVIII^e siècle. La forme du toit pourtant, certains procédés de construction nous permettent de proposer comme date de son érection l'époque Louis XIII.

Cette aile de retour a-t-elle reçu son pendant du côté occidental ? Si tel est le cas, aucune trace n'en a été relevée. Ici le terre-plein entre la colline et le château a disparu. La route court au niveau du sol : elle débouchera une centaine de mètres plus loin, au pied de la colline, là même où une porte monumentale — on a tout lieu de le penser — donnait accès au parc...

Pour soutenir la terrasse qui permet d'entrer de plein pied dans le château au niveau de l'étage noble, l'architecte — que guidaient ses connaissances de l'art italien — eut l'idée d'ériger à partir du rez-de-chaussée une grande galerie qui double sur toute sa longueur la paroi septentrionale de l'édifice. Galerie dont les arcs plein cintre sont soutenus par des piliers carrés, habillés d'un simple pilastre en méplat. A chaque arcature correspond une voûte cruciforme, que supportent de puissantes ogives. Celles-ci aboutissent à de frustes consoles, à peine épannelées, qui prennent appui au mur principal d'une part, aux piliers carrés de l'autre. Une clé de voûte

(1) Amédée de Nonant.

marque l'intersection entre les deux bras des ogives (1). Art sobre, mais robuste, décor séduisant autant que fort, qui contribue à l'élégance, à l'originalité de cette façade septentrionale, que l'on oublie trop avoir été la façade principale du monument.

**

Mise à part une cheminée monumentale qui orne la grande salle du rez-de-chaussée — salle des gardes sans doute — et dont on peut admirer les pilastres cannelés avec leurs consoles-chapiteaux à têtes de grotesques, les moulures saillantes délimitant un bandeau nu prêt à recevoir une tapisserie, les consolettes ornées de feuillages qui en soulignent la corniche, le pavillon oriental n'offre aucun vestige de l'ameublement du XVI^e s., si ce n'est les plafonds à poutres apparentes dont il sera parlé par ailleurs. Bien plus, nous dirons que l'ordonnance même des appartements a été complètement modifiée au XVII^e s. peut-être, au XVIII^e s. sûrement.

Par contre la tour centrale conserve jalousement comme en un écrin de pierre, l'un des plus somptueux escaliers du XVI^e s. qui se puisse aujourd'hui voir en France : unique sans doute par le décor de ses plafonds et de ses voûtes.

« Divisé en six rampes ou volées par des paliers intermédiaires », il faisait communiquer entre eux les trois étages des pavillons. Chaque volée est couverte soit d'une voûte, soit d'un plafond à caissons. La qualité des sculptures semble se mesurer à la place impartie à la voûte ou au plafond à l'intérieur de la tour. Ainsi la voûte très bombée qui conduit de la galerie du rez-de-chaussée au premier palier, — soit des étages de la cuisine et de la salle des gardes à celui du perron central, — n'est-elle que peu ornée. Il est vrai de dire que cette rampe n'était utilisée que par le personnel qui desservait la maison. La voûte se trouve divisée en caissons par des moulures aplaties se coupant à angles droits. Le caisson n'est pas décoré. Mais à l'intersection des moulures, une figurine, un masque, une plante ont trouvé place. Les moulures qui épousent la forme de la voûte dans sa largeur viennent prendre appui sur de charmantes consoles : c'est l'une d'elles qui porte le millésime 1542.

La rampe qui suit conduit du palier du perron au palier principal, celui de la porte d'entrée ; elle est couverte d'un riche plafond : le visiteur qui entre par la grande porte du nord n'a-t-il pas dès l'abord le regard attiré par cette volée et sa voisine ?

Dans le premier de ces plafonds, notons l'adresse avec laquelle le maître d'œuvre a observé les lois naturelles de la perspective ; la virtuosité avec laquelle il a tracé ces lignes fuyantes que le visiteur

(1) Aujourd'hui cette galerie se poursuit le long du pavillon occidental, dont les murs du rez-de-chaussée, rappelons-le, remontent seuls au XVI^e siècle.

embrasse d'un seul coup d'œil du haut du principal palier. Il y a là comme un aplatissement voulu de tous les éléments du plafond vers le bas : celui-ci apparaît non seulement dans l'architecture des caissons, mais aussi dans la sculpture des feuillages qui en guise de culs-de-lampe viennent comme frapper l'intersection des moulures longitudinales et verticales. Admirons encore combien est charpentée l'ossature, bandée l'architecture de ce plafond. Les moulures sont saillantes plus que nulle part ailleurs, et terminées, et « finies » comme elles ne le seront plus désormais. Ajoutons que si le décor sculpté se trouve plus encaissé qu'au deuxième ou au troisième étage, c'est qu'il s'inscrit dans un cadre supplémentaire. Détail savoureux en cet escalier : les moulures verticales dessinent un arc surbaissé dont les deux montants viennent retomber sur une console ornée d'une figurine, masque, angelot, animal (aigle ou chauve-souris) qui dénotent un sens aigu de l'observation. Quant aux caissons, ils sont ornés surtout de feuillages stylisés ; ici un groupe de génies soutient un écu ; plus loin la salamandre fait une timide apparition.

On est en droit de s'étonner que le plafond du palier principal ait disparu ! Il n'est pas le seul en ce cas. Au deuxième comme au troisième étage nous aurions à faire la même remarque. Le maître d'œuvre avait-il réservé la sculpture de ces trois paliers à quelque artiste plus habile qui n'a pu les entreprendre ? Les plafonds de ceux-ci ont-ils jamais été décorés comme leurs frères ? Devaient-ils se prêter à un décor plus riche encore ? (il s'agissait non seulement du palier de la porte d'honneur, mais des deux paliers sur lesquels ouvraient les appartements privés). Ce décor, réalisé, a-t-il été consumé par les flammes ? On ne sait. Aujourd'hui, de misérables plafonds de plâtre parviennent difficilement à combler ces lacunes.

Par contre, le second plafond, celui qui couvre la volée conduisant du palier principal au palier du deuxième étage, apparaît du point de vue de la sculpture comme un des mieux venus. Ici encore joue la loi de la perspective, et les culs-de-lampe aplatis que nous discernons à l'intersection des moulures nous disent le souci constant du sculpteur de déformer la matière... pour ne pas tromper l'œil ! Pourtant les moulurations ont perdu ce côté saillant et achevé qui nous les faisaient admirer tout à l'heure. De même les arcs surbaissés ne présentent plus ce relief accusé que nous leur avons reconnu plus bas. Une certaine irrégularité règne jusque dans le parallélisme des lignes. Sans doute la poussée de la pierre est-elle pour quelque chose dans cette absence de rigidité ; mais les seules imperfections que l'on relève dans les traits suivis par le ciseau, nous préviennent que le sculpteur a préféré reporter sur le détail du caisson le temps qu'il n'a pas voulu passer à en « finir » les cadres. Aussi bien, que ne doit-on pas admirer dans le travail de sculpture de chacun de ces « compartiments » ! Aucun caisson n'est là semblable à son frère. Décor stylisé sans doute, mais à tout

instant la vie vient animer ce qui n'est d'abord que programme géométrique. Car la ligne compte avant tout, et de chacun de ces rectangles de pierre travaillée, le plan paraît judicieusement pensé. Mais une fois celui-ci trouvé et adapté à la matière, c'est avec virtuosité que le maître sculpteur en interprète le thème. Caissons en haut-relief où la lumière et les ombres ont à tout moment leur mot à dire. Dalles sculptées où apparaissent mille détails de la vie végétale, voire de la vie animale. Ces feuillages, ces fruits, ces tiges, ces boutons, ces corolles, ces bouquets, on les sent palpiter sous la gouge du sculpteur, tout autant que ces têtes de dauphins affrontés, ou de béliers, ou ces masques, ces grotesques, qu'on ne découvre dans le feuillage qu'après l'avoir « lu » avec attention. Aux côtés de ceux-ci, voici la tête d'angelot qui paraît entre ses deux ailes, plus loin de masque énigmatique de lion barbu qui semble ne faire qu'un jeu des deux têtes d'agneaux sur lesquelles il repose et qu'il tient à merci. Ici nous relevons le masque osseux du cerf que surmonte une tête d'angelot ; là une effigie semblable dont les cornes retiennent des grappes de fruits. Ailleurs, c'est une sorte de mascaron timbré d'une tête de chérubin, et d'un masque de tigre. Le même chérubin constituait le médaillon central d'un caisson voisin... Partout la joie de créer, partout la sève qui circule. Le sculpteur est en pleine possession d'un métier qui le pousse à faire preuve d'une diversité aussi grande s'il y a lieu d'orner consoles ou culs-de-lampe. Des chapiteaux plats, décorés de feuillages, apparaissent à la retombée des nervures verticales que nous retrouverons à la volée suivante.

Le palier du deuxième étage par lequel on accédait à la loggia méridionale, s'enrichit d'un des plus somptueux plafonds de l'escalier. Fantaisie, ou désir de renouveler l'intérêt ? le sculpteur abandonne ici le parti jusqu'alors observé des caisses rectangulaires, et des nervures se coupant à angles droits. Il y a là deux grands compartiments. Chacun d'eux est subdivisé en huit caissons de forme triangulaire ; aux nervures qui se coupent en forme de croix viennent se superposer des nervures en diagonale. Les plafonds sont droits : il n'y a plus à tenir lieu de la perspective. Les consoles, les culs-de-lampe, les chapiteaux qui reçoivent les moulurations, ont gardé leurs proportions naturelles. Mais dans ces caissons en forme de triangle le sculpteur s'en est donné à cœur joie. C'est le même atelier qui travaille, c'est le même artiste qui dessine. Feuillages stylisés ; angelots ailés, dragons affrontés, ce sont d'identiques formules ; mais le cadre bizarre impose ici une sculpture plus souple encore, plus vivante si possible... et plus spirituelle.

Le visiteur qui a franchi la porte d'entrée, et qui a gravi une à une les marches de la première volée, en admirant les caissons qui lui servent de toit, ne peut être que favorablement impressionné lorsqu'il atteint le premier palier, dont il va, certes, s'amuser à distinguer les piquants détails. Voilà qui le saura ravir avant qu'il n'accède à la terrasse, où il lui sera donné de contempler l'un des

plus beaux décors naturels de la douce France : le Loir glissant doucement au milieu de ses peupliers au pied du grand jardin à la française qui s'étend, encadré de fossés, depuis le château jusqu'à la rivière...!

Mais s'il quitte cette vision radieuse, et se retourne pour gagner les appartements privés, son œil ne se réjouira pas moins. Le plafond qui l'attend lui offre un programme de semblable qualité. La rampe est ici moins élevée. A loisir l'on pourra donc détailler les caissons. Ils s'échelonnent toujours quatre par quatre jusqu'au palier supérieur, encadrés par de puissantes nervures à deux et trois ressauts que viennent habiller, de part en part, des consoles d'une particulière élégance : plus fouillée peut-être que celles de la volée précédente, plus riches, et plus grasses si possible. Par contre, si la diversité règne encore parmi les caissons, identique à celle que nous avons soulignée tout à l'heure, si le « plan » de chaque figure demeure parfait encore, la qualité de la sculpture ne paraît pas égale à celle de la « maîtresse voûte ». Le relief diminue, les lignes sont plus molles, et le ciseau ne mord pas sur la pierre avec autant d'âpreté ni autant de sûreté. De nouveaux sujets font cependant leur apparition : nouvelle manière sans doute de présenter des feuillages, ou des feuilles stylisées, nouveau décor géométrique, mais aussi nouveaux aspects de la vie : c'est ici un grand et beau masque de la bouche duquel émergent deux cornes d'abondance ; c'est là une cuirasse qui évoque la guerre ; plus loin un génie qui enfourché une corne d'abondance... Et toujours les têtes de grotesques se cachent dans les arabesques, ou empruntent la rotondité de la feuille pour se glisser dans un décor...

Dans les deux dernières rampes, le parti change. La hauteur de la volée diminue considérablement. Le plafond fait place à la voûte bombée. Ici les caissons s'acheminent cinq par cinq jusqu'au palier supérieur. Si les subdivisions demeurent les mêmes — nervures aux saillants gras et irréguliers — la conception et la qualité du décor ont changé. Plus que jamais la vie végétale cède le pas à la vie animale. Ce ne sont plus seulement des masques ou des grotesques qui animent ces pierres : mais au côté des animaux, le corps humain fait à chaque instant étalage de ses membres. A peine le tiers des caissons est-il encore consacré aux grasses feuilles de choux. Pour un autre tiers, voici le dauphin — le chef surmonté ou non d'une couronne — dont le corps stylisé s'enroule par trois fois autour de la tête ; voici l'aigle, les ailes éployées (nous apprendrons que l'aigle de La Ferté-Fresnel entraît autrefois dans les armes des Chambray et qu'il explique aujourd'hui leur devise : *Regit nidum majoribus alis*) ; voici la salamandre, elle aussi la tête surmontée d'une couronne, et le corps émergeant des flammes ; répartis non loin, une série d'angelots, d'amours ou de chérubins qui vaquent à des travaux divers ; les yeux bandés, celui-ci tend son arc ; celui qui lui fait face emporte sa proie sous la forme d'un aigle (?) ; un troisième apparaît dansant au centre d'une couronne

de fruits ; deux génies potelés présentent un écu timbré aux armes des Chambray. Mais voici qui apporte à l'ensemble une note pittoresque. Ce ne sont plus de simples plantes stylisées, qui, telles de proéminents boutons, viennent de place en place servir de *clés* ou de consoles à l'intersection de deux nervures, mais ici encore la verve du sculpteur se donne libre cours. Chargée de ses grains lourds, la grappe tend à se détacher des feuilles ; une tête de lion vient froncer ses sourcils ; une tête de cerbère fixe ses gros yeux sur le passant ; non loin, deux masques qui émergent d'une collette semblent simuler l'un la comédie, l'autre la tragédie ; entre eux deux c'est la naissance d'Aphrodite ou de Vénus dans une feuille de chou. Dernières figurines d'une des nervures, deux têtes de vieillards barbus coiffés du bonnet rond, qui se cachent dans les écoinçons et qui semblent admirer leur œuvre : portraits sans doute des sculpteurs qui dépensèrent tant d'ingéniosité à faire vivre cette voûte.

La conception de l'ornement a donc changé. La qualité aussi. Il y a moins d'habileté, semble-t-il, à traiter la feuille, et le relief de plus en plus s'estompe. Une certaine élégance demeure dans la manière de représenter le corps. Mais la ligne reste molle, le contour parfois grossier. L'interprète n'a ni l'intelligence ni l'esprit de son collègue du premier étage : nous n'en voulons pour preuve que la salamandre ou le dauphin dont nous avons admiré jusqu'alors des modèles achevés. Au point que l'on se demande s'il n'y a pas eu reprise, restauration d'une voûte que son peu de hauteur rend facilement accessible.

Cette voûte conduit au palier mitan du troisième étage. Ici les caissons en forme de triangle n'ont pas été conservés. Le sculpteur est revenu au parti-pris du parallélogramme. Là encore une trentaine de haut-reliefs ont pris place parmi les carrés plus réduits que dessinent d'épaisses nervures. Les clés de voûte d'un modèle unique présentent un aplatissement anormal qui explique le peu de hauteur laissée au palier. Parmi les choux, les roses, les feuillages, apparaissent encore des écussons, une série de travaux d'Hercule, un ange joueur de flûte, une Vestale qui se perce le sein d'un poignard, une ample coquille entourée d'arabesques. Quant aux nervures, elles prennent appui, non pas à des chapiteaux ornés de feuillages, mais à des consoles en forme de corbeaux qui rappellent celles dont nous avons souligné la présence sous la corniche de la grande cheminée du rez-de-chaussée. Sur l'une d'elles, la place est prête qui devait recevoir une date : dommage que le sculpteur n'ait pas ici travaillé pour l'historien ! Aucun doute que ce plafond ait été décoré par ceux-là auxquels nous devons la voûte bombée précédemment décrite.

Ils sont aussi les auteurs de la dernière volée : la même ordonnance y règne, les mêmes subdivisions, la même diversité de décor vivant et formant image. N'a-t-on pas été jusqu'à introduire ici un cheval (est-ce le cheval de Troie ?). Mêmes fleurs stylisées, mêmes

amours, mêmes écus. Mais les traits portés dans la pierre dénotent quelques maladresses. Le métier devient de plus en plus grossier. Le sculpteur n'a plus cure de la perspective. Il se hâte sans doute, pressé qu'il est d'en finir...

**

Arrivés au terme de cette description qui tendait surtout à mettre en valeur le détail, il nous faut porter sur l'ensemble de l'escalier quelques indications générales d'ordre historique et esthétique.

Chacune des six volées dont il vient d'être question s'ouvre par un grand arc de décharge, sorte de doubleau qui prend appui sur une console à double tailloir, ornée ou non d'une tête de chérubin, ou d'homme émergeant entre deux ailes. La paroi pleine qui surmonte l'arc était autrefois ornée de grands portraits peints représentant les principaux membres de la famille de Chambray. Les marches de chaque volée sont en pierre de taille de 1 m. 80 de longueur. Les paliers étaient primitivement carrelés de petites briques roses, qui, pour certaines, ont été remplacées par du marbre gris au XIX^e siècle. Dix fenêtres hautes mettent en pleine lumière cette « montée » à laquelle donnent accès trois portes : une au rez-le-chaussée débouchant sous la galerie ; une autre au premier palier permettant de passer sur le perron de la façade sud ; une troisième au second palier qui ouvre sur la grande terrasse septentrionale.

Il semble peu vraisemblable que la construction et le décor de cette tour s'étendent sur plus d'un siècle comme le laisse supposer l'abbé Toublet (1), en arguant des écussons de la dernière et de l'avant-dernière voûtes qui seraient timbrées aux armes des Thiville, seigneurs châtelains de Poncé à partir de 1662. Que s'il s'agit bien des armes des Thiville — ce qui reste à prouver — il y a tout lieu de croire que ces écus ont été repris au milieu du XVIII^e s. ainsi que plusieurs caissons de ces deux volées, comme nous l'avons écrit ci-dessus. Pour ce qui est des armoiries — que ne rehausse aucune couleur, ce qui rend malaisée leur identification, — nous proposons de reconnaître, aux côtés des Chambray, l'écu des Cholet (« bandé d'argent et de sable de six pièces »), et celui des Tilloy (« de gueules à trois fusées posées en pal »). Et ce faisant, nous nous contenterons d'ailleurs de suivre l'indication donnée par l'héritier des Chambray lui-même, qui, après avoir visité la demeure de ses aïeux en 1762, en a laissé une excellente description dans son journal (2).

(1) Cf. note préliminaire.

(2) « Histoire de la Maison des Chambray », écrits par Louis, Marquis de Chambray, 1713-1783.

Après une étude attentive des cent trente-six caissons que l'on s'est efforcé d'analyser, il apparaît plutôt que la sculpture de cet escalier s'échelonne sur un nombre restreint d'années — un lustre tout au plus — quitte à reconnaître ici la présence de deux ateliers, — le « faire » de deux sculpteurs, qui auraient commencé le travail au même instant, obéissant à une conception d'ensemble dont l'auteur reste à trouver. Car s'il n'est pas douteux que la première voûte, les trois plafonds suivants, et leur palier intermédiaire soient sortis des mains d'un même artiste, il n'est pas moins douteux qu'un autre artiste a pris à charge les deux dernières voûtes et le plafond du palier qui leur sert de trait d'union. Il y a là deux écoles, deux manières de sculpter la pierre : la marque d'un sculpteur expérimenté et plus âgé peut-être dans le premier étage ; celui d'un plus jeune artiste dans les étages supérieurs.

En tout cas, si l'on relève ici deux interprétations, c'est un seul et même esprit qui circule en ces six voûtes. Le plan général revient à un seul homme : magnifique programme qui va s'amplifiant, du rez-de-chaussée au troisième étage, qui tient compte de la lumière, de la place impartie à la voûte ou au plafond, et qui brosse devant nos yeux une curieuse évolution du décor sculpté : très stylisé d'abord, plus réaliste ensuite tout en restant d'ordre végétal ; plus humain enfin, les amours — idéalisation de la figure et du corps — la mythologie, l'animal, le portrait faisant tour à tour leur entrée sur scène. En sorte que l'on est en droit de dire que cet escalier palpite d'une même vie, qu'un même frisson l'anime, le sculpteur, par l'intermédiaire de son maillet et de sa gouge, rendant grâce au même instant à tout ce que l'humanité comporte de beau : hymne païen aux joies de ce monde, à la nature, à toutes ses créatures, à leur histoire légendaire et véridique. Nous sommes en pleine Renaissance...

Chapitre III



PONCÉ

ET LES CHATEAUX DE LA RENAISSANCE ENTRE LOIRE ET SEINE

Dans l'histoire de l'architecture française au siècle de la Renaissance, le château de Poncé apparaît comme un des derniers spécimens de l'art « italianisant », à l'heure même où l'art antiquisant, — ce que l'on est convenu d'appeler le retour à l'antique, — entre dans les préoccupations des maîtres d'œuvre et vient transformer les conceptions de nos bâtisseurs. Dans une étude exhaustive (1), notre confrère François Gêbelin a montré qu'il existait somme toute deux périodes dans l'histoire des Châteaux de la Renaissance. La première, qui s'inscrit entre la fin du XV^e s. et 1520-1525, se place sous le signe des artistes que le Roi a ramenés de Naples vers 1495.

Alors le château féodal du type français tend à disparaître et à laisser la place à une demeure de plaisance, qui abandonne tours, donjons et douves, et qui s'annexe un décor empruntant à l'Italie ces arabesques, ces rinceaux, ces dauphins, ces putti, ces aigles dont s'enrichissaient les palais ultramontains. Alors un habillage est plaqué contre la façade du château, qui en dissimule la nudité : habillage constitué par des pilastres plats surmontés ou non de chapiteaux : immense quadrillage venant découper les parois de l'édifice en autant de parallélogrammes, et qui simulent une ossature, un squelette montant jusqu'à la toiture. Au niveau de chaque étage court une forte moulure, qui ceint l'édifice d'un double ou triple cordon en saillie, et qui, sur le plan horizontal, vient souligner les différentes sections du pavillon ou de la tour. De vastes ouvertures à meneaux sont réparties avec régularité sur la façade.

(1) « Les Châteaux de la Renaissance... ».

D'élégantes lucarnes mettent en valeur l'étage des combles et semblent attirer à elles l'attention. Si l'architecte recherche une certaine symétrie dans l'élévation de ces demeures, il apporte une certaine diversité dans la juxtaposition de leurs lucarnes. Les ornements gothiques ont partout disparu. L'art flamboyant laisse la place au pilastre nu ou surchargé d'arabesques. Ainsi en est-il aux châteaux de Gaillon (1508-9), de Blois (1515), de Chambord d'une part, à Chenonceaux (vers 1517), à Nantouillet (1521) d'autre part.

Alors s'ouvre une seconde période dans cette histoire architecturale, — et qui prendra fin vers 1560. Comme l'écrit F. Gébelin, on assiste dès 1526 à un rajeunissement du personnel italien. G. della Robbia apparaît en 1528. Le château de Madrid alors entièrement construit n'est pas sans influencer les nouvelles demeures entreprises à Fontainebleau ou à Saint-Germain-en-Laye. C'est dans le premier de ces palais, vers 1531, que se perçoit une velléité de retour à l'antique. Voici que l'architecte en appelle aux ordres classiques ; voici qu'il exige des arcs de triomphe ; les pilastres superposés disparaissent ; les chapiteaux antiquisants habillent les façades. Et Assier, et Villers-Cotterets, et Fontainebleau exercent tour à tour leur action sur les constructions qui sortent de terre. Serlio qui arrive à la Cour en 1541 diffuse l'art de Vitruve, importe l'art de Bramante, impose aux monuments français ces proportions harmonieuses qui ont fait la renommée des temples grecs (Ancy), et transmet à des maîtres d'œuvre français, comme P. Lescot, une tradition que celui-ci fera revivre dès 1546 dans le Louvre nouveau : synthèse de l'italianisme intégral. Nommé en 1548 surintendant des Bâtiments du Roi, P. Delorme, non seulement fait triompher cette école néo-classique, mais s'affranchit de la tutelle ultramontaine, et parvient à créer un style national qui emportera l'architecture française vers de nouvelles destinées.

Or, — on l'a dit, — Poncé fut terminé en 1542. Les débuts de la construction — nous y reviendrons plus loin — pourraient dater des années 1530-1535. Elle se situe donc comme à la charnière entre deux conceptions. Est-ce à dire que Poncé propose à nos yeux cette synthèse de l'italianisme première manière et de l'italianisme deuxième manière ou retour à l'antique ? Non pas, et ce n'est pas là son moindre intérêt. Malgré les transformations du goût, le maître d'œuvre reste ici fidèle au programme qui a eu l'heur de plaire sur la Loire il y a vingt ans. De ce fait, le château apparaît comme l'un des derniers témoins des œuvres ultramontaines érigées en France depuis 1495 (1). Et Chambord et Azay-le-Rideau, et Chenonceaux n'ont pas été sans exercer leur influence sur notre

(1) Tout au plus pourrait-on « donner » à la seconde manière la galerie extérieure qui longe le bâtiment au rez-de-chaussée du côté nord.

demeure. Les pilastres plats ont été reproduits ici avec scrupule. L'architecte a réitéré la formule de l'escalier italien à rampe droite (Azay et Chenonceaux) ; les combles hauts n'apportent aucun caractère nouveau. Les poivrières ont disparu, ainsi que les tours ; mais le pavillon carré a remplacé la construction sphérique. C'est ici seulement que réside l'innovation. Elle semble prise au château de Madrid qui nous offre en 1528 le premier spécimen du pavillon d'angle carré. Celui-ci réapparaîtra à Fontainebleau puis à Ecouen.

Ecouen ! Voici bien la demeure qui par certaines lignes comme par certains détails des toitures, des couvertures, semble la plus proche de Poncé. Le grand pavillon du fond et l'aile de gauche ont été commencés vers 1535 : c'est l'heure où l'architecte trace les plans du château de Poncé. Rien d'étonnant si nous retrouvons ici l'économie de certains étages, les mêmes proportions, le programme de certaines lucarnes. Il n'est que de comparer un décor à l'autre, pour voir qu'un même esprit anime les maîtres d'œuvre. N'y aurait-il ici et là qu'un seul maître d'œuvre ? On ne le croit pas. Car à Ecouen les chapiteaux des pilastres ont disparu. Poncé les a conservés, ce qui nous est un signe que son architecte avait été élevé sur les chantiers de Chambord. Par contre les lucarnes d'Ecouen sont inspirées de celles de l'école de la Loire. Egalement, celles de Poncé.

Fontainebleau et Madrid, mais surtout Ecouen et Chambord, voici quelles sont les origines de l'art de Poncé : demeure située entre Loir et Seine, et qui nous est une preuve qu'avant de disparaître, la première manière italienne sait encore jeter un merveilleux éclat...

Mais voilà qui fait son plus beau titre de gloire : l'*escalier*, qu'aucun autre château ne possède. Sans doute doit-on rapprocher de ses voûtes et de ses plafonds, les rampes de Châteaudun, de Chenonceaux, d'Azay, de Villers-Cotterets. Mais la richesse du décor poncéen, la prodigieuse diversité de ces dalles sculptées, suggèrent-elles plus qu'un rapprochement avec les quelques caissons des logis qu'on vient de citer ? Il ne semble pas. L'idée de l'escalier italien à rampes droites a été lancée en France sur les bords de la Loire. N'est-ce pas sur les bords du Loir qu'elle a reçu sa pleine réalisation ?

(à suivre).

(1) Ces pages sont extraite d'un volume sur le château de Poncé, à paraître prochainement.

